

le phare

journal n° 6

centre culturel suisse • paris

paris • centre culturel
suisse
25
ANS

SEPTEMBRE - DÉCEMBRE 2010

ÉVÉNEMENTS • EXPOSITION GERDA STEINER & JÖRG LENZLINGER / CONSTELLATION YOUNG GODS
CINÉMA • CARTE BLANCHE AU FESTIVAL DE LOCARNO / SCÈNE • FESTIVAL EXTRA BALL / EUGÉNIE REBETEZ
YAN DUYVENDAK / CARLO BRANDT LIT JEAN-MARC LOVAY / PORTRAIT • MARLYSE PIETRI
ACTUALITÉ CULTURELLE • OLIVIER MOSSET AU MAC LYON / LUC BONDY AU THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS



● ... NOUVELLE LIBRAIRIE-CAFÉ AU CCS / Réalisée par Jakob + MacFarlane.



● ... DANSE / Perrine Valli et Jennifer Bonn. Le 19 mai 2010.



● ... LECTURE SCÉNIQUE / Paolo Woods et Serge Michel. Le 26 mai 2010.



● ... EXPOSITION / Jean-Christophe Ammann, le commissaire, devant une œuvre de Martin Eder. Du 8 mai au 18 juillet 2010.



● ... CARTE BLANCHE À PARKETT / Une soirée avec Jacqueline Burckhardt, Bice Curiger et Stephan Eicher. Le 2 juin 2010.



... Et une autre avec Pipilotti Rist. Le 4 juin 2010.



● ... CONCERT / Harold López-Nussa et Yaron Herman. Le 25 juin 2010.



● ... CONCERT / RUIN, avec Martin Eder. Le 9 juin 2010.



● ... EXPOSITION EXTRAMUROS / Le CCS invité à LISTE, The Young Art Fair, Bâle. Du 14 au 20 juin 2010.

Sommaire

1 / EN UNE

Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

« *Comment rester fertile ?* »

2 / ÇA S'EST PASSÉ AU CCS

3 / ÉDITO

Fertilisons !

4 / ● EXPOSITION

« *Des champignons qui dansent* », entretien avec Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

8 / ● CINÉMA

Vingt ans de Léopards de demain : le nirvana du court métrage

Carte blanche au Festival du film de Locarno

10 / ● DANSE

EXTRA BALL rebondit

Festival des arts vivants

12 / ● PERFORMANCE

S'échouer ensemble

Yan Duyvendak et Nicole Borgeat

13 / ● MUSIQUE

Le « joyeux triste » des Balkans

Elina Duni

13 / ● EXPOSITION

« *Le livre comme esthétique* »

Les plus beaux livres suisses

14 / ● DANSE / THÉÂTRE

Gina, le bonheur plein d'un talent total

Eugénie Rebetez

15 / ● NUIT BLANCHE / ARCHITECTURE

Au-dessous du volcan

group8

15 / ● CONFÉRENCE / DÉGUSTATION

De la vigne au palais

L'art du vin en Suisse

16 / ● MUSIQUE

L'enfance, mode d'emploi

Oy + guests

18 / ● CONFÉRENCE / ARCHITECTURE

S'inscrire dans l'espace et dans le temps

Roger Diener

19 / ● INSERT D'ARTISTE

Adrien Missika

23 / ● LECTURE / PERFORMANCE

Jean-Marc Lovay, le magnétiseur

Eric Linder, Carlo Brandt et Vincent Deblue

24 / ● ÉVÉNEMENT

Les affinités électives d'un joyau brut

Constellation Young Gods

26 / ● PORTRAIT

« *Tout a débuté de façon très idéaliste* »

Marlyse Pietri, éditrice

33 / ● LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expos / Scènes / Cinéma / Musique

35 / ● MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Littérature / Arts / Musique / Cinéma

39 / INFOS PRATIQUES

40 / ● INSERT D'ARTISTE

HOIO présente Santa Lemusa

Couverture

Comment rester fertile ?, Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger, 2010. © Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger



Édito

Fertilisons !

L'offre pléthorique proposée par les nombreux festivals le démontrait cet été avec plus d'évidence que durant le reste de l'année : la qualité s'affirme en soulignant en quoi une programmation se distingue des autres. Pour le spectacle vivant, les affiches mettent en valeur les créations de projets plutôt que l'accueil de pièces existantes. En ce qui concerne le cinéma, c'est la course aux premières en tous genres (européennes, voire carrément mondiales). Dans le monde de la musique, les organisateurs d'événements mettent un point d'honneur à chasser la rareté. Tous ces aspects ont bien entendu un impact déterminant sur la fréquentation du public et la reconnaissance des professionnels.

Du côté de l'art contemporain, de telles pratiques sont moins identifiées. Mais selon nous, la production d'œuvres, dans un dialogue nourri avec les artistes, doit constituer un aspect essentiel de l'orientation d'une institution. C'est un choix qui correspond aux envies de création, primauté et rareté affichées dans les autres disciplines. La production permet aux artistes d'évoluer dans leur démarche, de proposer des projets inédits et, de ce fait, positionne l'institution comme tête chercheuse créative plus que comme simple lieu d'exposition. Bien évidemment, elle suppose aussi une importante prise de risques, car quel que soit le degré de précision d'un projet à ses débuts, son processus de développement apportera toujours des surprises.

Le Centre culturel suisse a choisi de produire une exposition de Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger. Certes, les deux artistes ont pour l'occasion adapté certains éléments déjà existants, mais la plus grande partie de l'exposition est créée dans le et n'existera qu'au CCS. Cette notion de *site specific installation* est habituelle dans la pratique de Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger. Même s'ils travaillent avec une galerie où ils présentent de temps à autre des pièces de petites dimensions, leur œuvre se développe presque exclusivement hors du système classique du marché de l'art. Dans la plupart de leurs projets, la production et la construction *in situ* vont donc de pair avec l'existence même de l'exposition.

Nous explorons aussi d'autres cheminements pour offrir au public des projets rares. L'un d'eux est la « constellation », que nous avons proposée au fameux groupe de rock The Young Gods. Alors qu'ils sortent un disque électrique et que leur tournée passe par Paris, ils revisiteront, au CCS, plusieurs collaborations qui impliquent un ethnologue, un chorégraphe, des cinéastes et d'autres musiciens. Une constellation scintillante pour fêter un double anniversaire : les 25 ans des Young Gods et les 25 ans du Centre culturel suisse !

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser



O Sonho da planta do escritório, CCB Rio de Janeiro, 2008. © Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

« Des champignons qui dansent », entretien avec Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

Le duo d'artistes a vécu pendant un mois dans les locaux du Centre culturel suisse pour concevoir et construire l'exposition « *Comment rester fertile ?* ». Leur création est une jungle prolifique, une œuvre totale en constante transformation.

—— Propos recueillis par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

● EXPOSITION

18.09 - 12.12.10

Gerda Steiner
& Jörg Lenzlinger
« *Comment rester fertile ?* »



À l'occasion de l'exposition, un livre d'artiste paraît. Il est coédité par le CCS et les Éditions Periferia. 30 CHF, 20 €.

■ Chaque exposition signée Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger constitue un moment unique. La préparation et le montage de leurs installations s'entremêlent et nécessitent souvent un long et minutieux travail. Les deux artistes suisses prennent à bras le corps l'espace qui est mis à leur disposition et le transforment en lui insufflant leur énergie. Pour l'exposition « *Comment rester fertile ?* », ils ont vécu avec et dans les espaces du CCS pendant un mois pour donner naissance à une œuvre totale.

● Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser / *Lors de notre première rencontre, en 1997 à Bâle, nous vous avons proposé de faire une exposition, mais vous alliez partir en voyage. Pourquoi vous est-il si nécessaire de voyager ?*
● Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger / Pour connaître autre chose. La découverte à travers les lectures ne nous suffit pas, nous avons besoin de l'expérience directe. Par exemple, par ce qui est véhiculé à travers les médias, on peut croire que dans tel ou tel pays tout va mal. En fait, quand on va sur place, c'est souvent très différent.

● JPF et OK / *Vos voyages durent souvent plusieurs mois. Que recherchez-vous dans ces séjours de longue durée ?*
● GS & JL / Il faut du temps pour comprendre un pays, pour connaître des gens. Parfois, il ne faut pas parler, mais juste regarder. Souvent, nous cherchons à savoir comment les gens travaillent la terre, comment ils la cultivent, comment ils entretiennent leurs jardins, leurs parcs, leurs cimetières. Toutes ces végétations racontent beaucoup de choses.

● JPF et OK / *Vous prenez des photos, vous filmez et surtout vous récoltez beaucoup d'objets. Comment les choisissez-vous ?*
● GS & JL / Nous collectons des choses qui nous étonnent, que nous ne connaissons pas encore et qui attisent notre curiosité. Nous sommes impressionnés par cette énorme diversité qui existe sur terre.

● JPF et OK / *C'est un peu ce qu'évoque le livre d'artiste que nous éditons pour l'exposition, une sorte de carnet de voyage où vous confrontez des images deux à deux.*
● GS & JL / Oui, car chaque image possède une cousine ou différentes cousines que l'on peut rencontrer au fil de voyages. Plus on voyage, plus on est confronté à des situations « cousines ».

● JPF et OK / *Ce qui nous conduit, d'une certaine manière, au thème de la fertilité.*
● GS & JL / Le thème de la fertilité est toujours présent dans nos recherches. Pour l'exposition au CCS, nous essayons de le creuser un peu plus. La fertilité de la terre, des plantes, des animaux, des humains, mais également de l'imagination. C'est très important, car nous vivons dans une époque où beaucoup

de choses sont réglementées, interdites et normées. Ces règles sont souvent dangereuses, car elles tuent la fantaisie, la créativité. Il est important de ne pas toujours faire ce qui est déjà planifié.

● JPF et OK / *Pour l'exposition du CCS, près de 25 m³ de matériaux ont été transportés de votre atelier jusqu'à Paris. Une fois sur place, comment s'est déroulé votre processus de travail ?*
● GS & JL / Nous nous sommes battus. D'abord, c'était un grand chaos... Nous avions quelques idées, établi un plan de base, mais nous avons surtout tenté beaucoup de choses sur place. Nous avions à l'esprit ce qui se passe dans la jungle. C'est-à-dire qu'ici, la fertilité est dans la terre, mais dans la jungle, la fertilité est aussi dans l'air, partout. Autrement dit, nous avons agi dans tout l'espace.

● JPF et OK / *Dans l'exposition, vous avez intégré plusieurs vidéos. C'est une pratique assez nouvelle pour vous ?*
● GS & JL / Elles ont été réalisées lors d'un séjour de six mois dans le désert australien. Elles sont projetées sur différents types de supports en mouvement. L'espace principal est dans l'obscurité et la lumière est donnée par les projections vidéo. Il y a également du vent, de la neige, du son, des champignons qui dansent...



Le Bossin, dessin, 2008. © Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger



O Escritório, CCBB Brasília, 2007. © Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger sont nés en 1967 et 1964. Ils vivent et travaillent à Langenbruck, dans le canton de Bâle.

Expositions récentes

2010 : *Creep-Show*, Stampa, Bâle
2009 : 3^e Biennale d'art contemporain de Moscou
2008 : *The Water Hole*, ACCA Melbourne
2007 : *Le Jardin de lune*, ancienne mine d'argent de Sainte-Marie-aux-Mines, Alsace
2007 : *O Escritório*, CCBB, Brasília
2006 : *The Found & Lost Grotto*, San Antonio Artpace, San Antonio, Grotes sauvages sur forêt cérébrale civilisée, Palais de Tokyo, Paris
2005 : *Le Méta Jardin*, La maison rouge, Paris, *The Soul Warmer*, bibliothèque de l'abbaye de Saint-Gall

Publications récentes

The Mystery of Fertility, Christoph Merian Verlag, Bâle 2010
Seelenwärmer, préface de Haruki Murakami, Verlag am Klosterhof, Saint-Gall, 2005
Brainforest, Christoph Merian Verlag, Bâle, 2005

• **JPF et OK** / *Vous présentez également Le Cristallisateur, une pièce réalisée pour l'Exposition nationale de 2002, qui a été reconfigurée.*
• **GS & JL** / Le cristallisateur est un grand cylindre transparent dans lequel de l'engrais se cristallise de manière différente selon la température et la saturation de la solution.

• **JPF et OK** / *À partir d'engrais, vous réalisez fréquemment des œuvres qui sont en constante évolution. Comment travaillez-vous avec cette matière vivante ?*
• **GS & JL** / L'engrais est une composante artificielle souvent utilisée dans nos vies, dans la nourriture, dans la cosmétique, pour fertiliser les champs, etc. Ce n'est bien sûr pas très bon pour la terre. Mais dans la manière dont nous l'utilisons, il prend une autre dimension. C'est une force de fertilité, qui normalement est invisible. Nous travaillons avec des solutions très concentrées, et lorsque l'eau s'évapore, il reste une matière dont la forme dépend du type d'eau utilisée, de la température et du taux d'humidité. Parfois, nous ajoutons des colorants. À la fin des expositions, nous récupérons cette matière. Certains cristaux ont d'ailleurs été utilisés dans plus de dix expositions et chaque fois ils sont plus intéressants, car ils contiennent en eux toutes les formes précédentes. L'engrais a une mémoire, en vieillissant il se cristallise de mieux en mieux.

• **JPF et OK** / *L'équipe de l'institution doit donc entretenir l'exposition comme un jardinier.*
• **GS & JL** / Exactement. L'équipe doit sacrifier de l'engrais chaque jour. La sculpture pousse par réaction, elle se transforme.

• **JPF et OK** / *Comment est née l'idée de l'exposition ?*
• **GS & JL** / Une amie avait entendu dire que la moitié des Parisiens ne sont plus fertiles. C'est vrai que les spermatozoïdes citadins s'appauvrissent. Quand la nature va mal, cela retombe sur l'être humain. Mais il y a toujours eu des rituels, des sacrifices pour garder ou retrouver la fertilité. Nous nous sommes intéressés aux rituels contemporains et nous nous sommes aperçus que tout a changé dans le rapport que nous entretenons avec la fertilité. Quand on peut créer la vie en laboratoire, il n'y a plus de hasard, de magie, tout est devenu scientifique. Par exemple, quand un bébé est fait de manière naturelle, à l'intérieur du corps, c'est dans l'obscurité. En laboratoire, au contraire tout se fait en pleine lumière. La vie est ainsi créée sur des bases différentes.

• **JPF et OK** / *Et la fertilité de l'artiste, c'est quoi ?*
• **GS & JL** / Comme chez tous les hommes, la joie de la vie et de l'éternité.

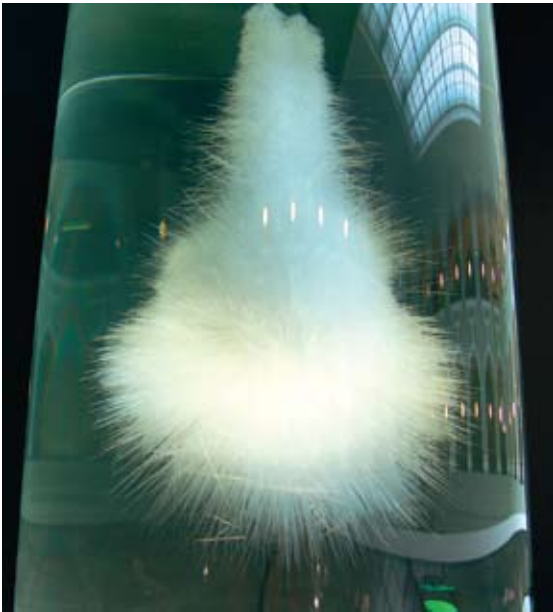
• **JPF et OK** / *Est-ce qu'il vous arrive d'avoir peur de perdre votre fertilité créatrice ?*
• **GS & JL** / Non. Actuellement, il y a trop de choses et d'idées qui nous attirent et nous attendent.

• **JPF et OK** / *Pourtant, beaucoup d'artistes, à un certain moment de leur vie, semblent ne plus savoir quoi faire. Un peu comme l'écrivain perdu devant sa page blanche...*
• **GS & JL** / Il faut rester concentré sur son travail et surtout ne pas trop produire. Aujourd'hui, tout va très vite et la demande est très forte. C'est facile de se perdre avec tous ces flux d'informations. C'est aussi pour cela que nous avons déménagé dans ce petit village au cœur des montagnes. D'ici, on peut marcher dans toutes les directions, les forêts sont proches, la végétation est différente. Pour le moment, c'est de ce paysage-là dont nous avons besoin.

• **JPF et OK** / *Souvent, les galeristes pensent que les artistes qui durent sont ceux qui sont portés par le marché. Vous êtes un contre-exemple, puisque vous fonctionnez presque entièrement en dehors du marché de l'art, tout en ayant un parcours international et institutionnel impressionnant.*
• **GS & JL** / Ce parcours est lié aux curateurs et aux directeurs de musées qui nous invitent et nous offrent du temps pour développer notre travail chez eux. Mais nous restons forcément en dehors du marché de l'art, puisque notre travail est éphémère. Sauf que l'éphémère est aussi une qualité que des gens apprécient.

• **JPF et OK** / *Vous avez exposé sur les cinq continents, dans beaucoup de centres d'art, des musées prestigieux, mais aussi dans des contextes plus atypiques. Existe-t-il des situations dont vous rêvez et que l'on ne vous a pas encore proposées ?*
• **GS & JL** / Nous rêvons en effet d'aller dans le réseau des égouts de Tokyo. Nous aimerions aussi avoir la possibilité de faire quelque chose dans l'air, dans l'espace. Mais également ici, dans notre jardin. Comme nous travaillons avec des choses qui poussent, ce serait bien de réaliser un travail à très long terme. Comme un jardin qu'il faut arroser et entretenir continuellement. ■

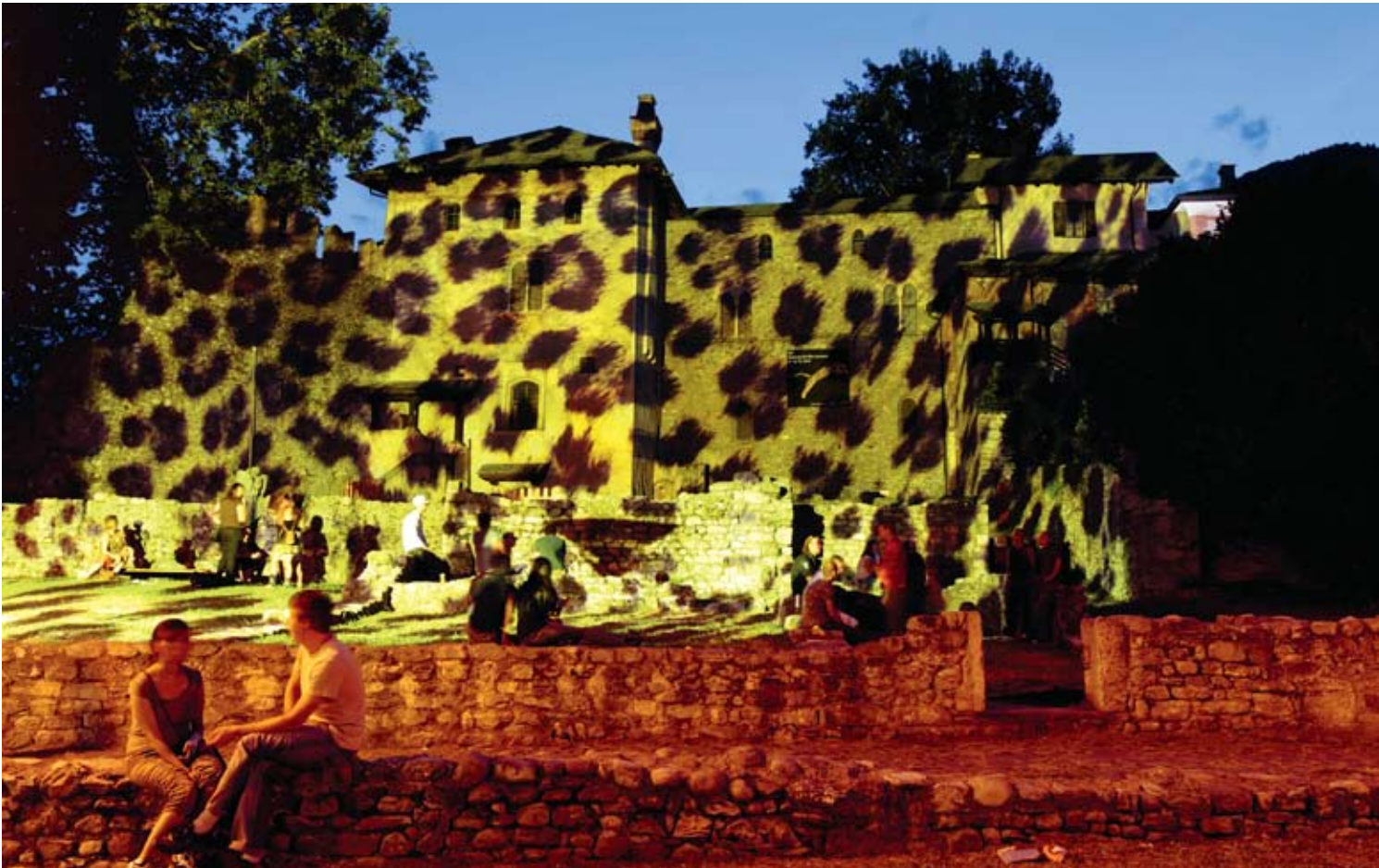
— www.steinerlenzlinger.ch —



Le Cristallisateur, Heimatfabrik, Expo 02, Morat. © Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger



Le Jardin de lune, mines d'argent, Sainte-Marie-aux-Mines, Alsace, 2007–2008. © Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger



Château de Locarno, performance visuelle de Gerry Hofstetter avec des images de Michele Jannuzzi. © Festival del Film Locarno / Pedrazzini

Vingt ans de Léopards de demain : le nirvana du court métrage

En marge de la compétition officielle, les organisateurs du Festival de Locarno ont créé une section entièrement dévolue aux courts. C'était il y a tout juste vingt ans. Depuis, l'événement a révélé une foule de noms prestigieux. Histoire d'une section parallèle devenue grande.

— par Pascal Gavillet

■ Les Léopards de demain, ou *Pardì di domani*, ont fêté cette année leurs vingt ans. Comme on le sait, il s'agit de l'une des sections parallèles du Festival de Locarno, section à la fois compétitive et rétrospective dévolue aux courts et moyens métrages. L'une de ses particularités est qu'elle a toujours été bien organisée, bien structurée, et nullement minimisée par rapport aux autres sections, notamment par rapport à la compétition officielle des longs métrages. D'ordinaire, du moins dans les gros festivals de type A, le court métrage forme la portion congrue de la manifestation. Présent mais peu mis en valeur au sein de la programmation. D'autres festivals, comme Clermont-Ferrand ou le Cannes du court, ne présentent quant à eux que des courts métrages. Avec les Léopards de demain, on peut sans conteste affirmer que ce sont deux festivals qui parviennent à cohabiter au cœur d'un gros événement. La section est elle-même divisée en plusieurs volets : l'un est suisse, l'autre international. En prime, chaque année : une rétrospective dédiée à un pays. Y sont sélectionnés des films de jeunes auteurs indépendants ou d'étudiants d'écoles de cinéma n'ayant pas encore tourné de longs métrages. Depuis quelques années, un troisième volet

est venu les compléter : les *Corti d'autore*, qui accueillent les courts métrages de réalisateurs confirmés ou de personnalités déjà reconnues par l'industrie du cinéma. Bref, le panorama est on ne peut plus complet.

Depuis vingt ans, les responsables de cette section ont une mission de découvreurs de talents. On sait que le format court est fragile. Rarement diffusé en salles, acheté au compte-gouttes par les télévisions, le court métrage permet pourtant à la plupart des cinéastes de faire leurs premières armes et parfois de délivrer des cartes de visite susceptibles de leur ouvrir les portes des producteurs. Il constitue en quelque sorte un passage obligé dans toute carrière. À Locarno, des dizaines de noms ont ainsi été découverts au fil de ces vingt années aussi riches que remplies. Ainsi d'Ursula Meier, qui après *Le Songe d'Isaac* a pu réaliser *Home* avec Isabelle Huppert, qui lui a permis de s'affirmer dans le paysage des auteurs européens en devenir. Ainsi d'Andrea Staka, qui avait affûté ses armes avec *Hotel Belgrad*, et qui a depuis remporté le Léopard d'or du meilleur film à Locarno avec son premier long métrage, le superbe *Das Fräulein*. Ainsi de Joachim Lafosse, devenu un cinéaste incontournable en Belgique, via notamment *Nue propriété* et *Élève libre*, qui avait montré l'un de ses premiers courts au Tessin : *Tribu*. Des exemples qui ne sont évidemment pas isolés (voir aussi nos coups de cœur ci-contre) et reflètent bien la volonté d'ouverture qui fut toujours à l'œuvre aux *Pardì di domani*, section aussi courue – il n'est d'ailleurs pas rare qu'on y refuse du monde – qu'éclectique.

Coups de cœur

Parmi les films retenus dans la sélection présentée au Centre culturel suisse, relevons ces trois coups de cœur tout à fait symptomatiques du travail de déchiffrage de cette section désormais pléthorique.



Frédéric Mermoud. © Festival del film Locarno

1 • L'Escalier de Frédéric Mermoud

Ce portrait sensible d'une adolescente avait été réalisé en 2003. On y découvre Rachel (Nina Meurisse, excellente), 15 ans, héroïne récurrente des premiers courts de son auteur, Suisse romand né à Sion. Dans ce film, la jeune Rachel vit sa première affection amoureuse pour un garçon. Baisers volés au détour d'une cage d'escalier, découverte de l'autre sont au programme d'un film qui sait déjà affirmer des traits d'écriture nets et précis et surtout une direction d'acteurs tout à fait palpable. Il s'agissait alors du troisième court métrage de Frédéric Mermoud. Depuis, ce dernier est passé au long métrage avec *Complices*, film policier lui aussi centré sur la post-adolescence. On y retrouvait par ailleurs Gilbert Melki et Emmanuelle Devos, nullement déphasés dans une production helvétique bien accueillie et très prometteuse. Frédéric Mermoud sera au Centre culturel suisse pour présenter son film.



Laurent Cantet. © Georgi Lazarevski

2 • Jeux de plage de Laurent Cantet

Il y a quelques années, le nom de Laurent Cantet était encore parfaitement inconnu. Et puis, sélectionné *in extremis* en compétition au Festival de Cannes en 2008 avec *Entre les murs*, il y a remporté la Palme d'or. La première Palme française depuis *Sous le soleil de Satan* de Maurice Pialat en 1987. Parcours exemplaire qui a pourtant presque débuté aux Léopards de demain. En 1995, Laurent Cantet réalise son deuxième court métrage : *Jeux de plage*. Qui se retrouve sélectionné à Locarno. Les émois d'un ado, en vacances avec sa famille, qui décide de passer la fête du 15 août tout seul. Quatre ans plus tard, fort d'avoir été remarqué, Cantet passe au long avec *Ressources humaines*. Suivront *L'Emploi du temps* en 2001 et *Vers le Sud* en 2005. Et, bien sûr, la consécration cannoise avec *Entre les murs*.

CINÉMA

Carte blanche au Festival du film de Locarno

MERCREDI 22.09.10 / 20 H

LÉOPARDS DE DEMAIN 2010 (1)

Gabriel Abrantes & Daniel Schmidt, *A History of Mutual Respect* (2010, 23', PT)
Claudius Gentinetta & Frank Braun, *Schlaf* (2010, 4', CH)
Ferdinando Cito Filomarino, *Diarchia* (2010, 20', IT/FR)
Anthony Vouardoux, *Yuri Lennon's Landing on Alpha 46* (2010, 15', CH)
Claire Doyon, *Katai* (2010, 28', FR)
En présence de **Olivier Père**, directeur du Festival du film de Locarno, **Alessandro Marcionni**, responsable des Léopards de demain, **Claire Doyon**, réalisatrice, **Joana Preiss** et **Constance Rousseau**, comédiennes

JEUDI 23.09.10 / 20 H

LÉOPARDS DE DEMAIN 2010 (2)

Paul Wright, *Until the River Runs Red* (2010, 28', GB)
Ramon & Pedro, *Le Miroir* (2010, 5', CH)
Jacky Goldberg, *Far from Manhattan* (2010, 23', FR)
Pascal Forney, *Lester* (2010, 7', CH)
Igor Chojna, *Przez Szybe* (2010, 15', PL)
Cristina Molino, *¿Te vas?* (2010, 6', ES)
Tal Granit, Sharon Maymon, *Laharog Dvora* (2009, 7', IL)
En présence de **Jacky Goldberg**, réalisateur

VENDREDI 24.09.10 / 20 H

RÉTROSPECTIVE (1)

Frédéric Mermoud, *L'Escalier* (2002, 22', CH/FR)
Dag Mork, *Caravan* (2002, 9', NO)
Adrian Sitaru, *Valuri* (2007, 16', RO)
Alexandre Astier, *Dies irae* (2002, 15', FR)
En présence de **Frédéric Mermoud**, réalisateur

RÉTROSPECTIVE (2)

Laurent Cantet, *Jeux de plage* (1995, 27', FR)
Cristi Puiu, *Avant le petit déjeuner* (1995, 22', CH/RO)
Ari Sandel, *West Bank Story* (2005, 21', US)

Sélection proposée par le Festival du film de Locarno



Cristi Puiu. © Festival del film Locarno

3 • Avant le petit déjeuner de Cristi Puiu

Le cas de Cristi Puiu est un peu différent mais tout aussi emblématique. Né à Bucarest, en 1967, il a fait toutes ses études de cinéma à Genève, à l'École supérieure d'arts visuels. Notons qu'il y étudie d'abord la peinture – il a fait plusieurs expositions – puis le septième art. Son premier court métrage, *Avant le petit déjeuner*, a été présenté à Locarno, aux Léopards de demain. Il y met en scène un couple qui se dispute en se levant le matin, mais le film se structure comme un monologue formé des reproches de la femme. Distingué, le film permet à son auteur, après avoir signé son travail de diplôme, de passer au long. Ce sera *Stuff & Dough*, en 2001, d'emblée sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, comme tous les longs que signera ensuite Cristi Puiu, *La Mort de Dante Lazarescu* en 2005 à Un certain regard, et *Aurora*, cette année, à nouveau dans cette section. Le style de son auteur, assez lent, composé de superbes plans-séquences, caractérise une écriture à nulle autre pareille. Plus globalement, Cristi Puiu fait partie de cette nouvelle vague roumaine qui, avec des cinéastes comme Cristian Mungiu (Palme d'or à Cannes en 2007 pour *4 mois, 3 semaines, 2 jours*) ou Corneliu Porumboiu (et l'incroyable *Police, adjectif* en 2009), ont révélé un foisonnement de nouveaux talents dans un pays dont on ne parlait plus beaucoup depuis quelques années. ■

— www.pardo.ch —



Piazza grande. © Festival del Film Locarno / Pedrazzini

EXTRA BALL rebondit

Comme l’an dernier, durant trois jours le Centre culturel suisse organise un festival des arts vivants, EXTRA BALL. Mais, cette année, il se déploie également à Mains d’œuvres, Saint-Ouen. — Par Sylvie Tanette

QUATRE SPECTACLES SONT PRÉSENTÉS AU CENTRE CULTUREL SUISSE

- *Romance(s)*, par la Compagnie 7273
- *Monoloog*, par Cindy van Acker, solo inédit en France sur une création sonore de Mika Vainio
- *Danse Hors-Cadre*, de Julia Cima
- *Victorine*, par la Compagnie Lorenzo/Savary, une nouvelle création produite par le Centre culturel suisse.



Nicolas Cantillon et Laurence Yadi. © Michel Cavalca

Romance(s), Compagnie 7273

Un couple, sur une scène, dans le silence. Dans cette pièce, le duo formé par Laurence Yadi et Nicolas Cantillon revisite les gestes de l’amour, en multipliant les références, de l’amour courtois aux comédies musicales. Mais, entre ces citations, le couple se dévoile tout en pudeur, la pièce atteint des zones sensorielles intimes, universelles. *Romance(s)* puise à la source de l’expérience amoureuse, faisant dialoguer territoire du couple et celui de la danse. L’intensité naît des corps des danseurs mais aussi de leurs visages, expressifs, saisis d’effroi ou de désir. On ne sait d’où vient l’émotion qui émane de cette chorégraphie. De la tension retenue qui se dégage des corps, de la lenteur avec laquelle ils se meuvent, ou des regards qu’échangent Laurence Yadi et Nicolas Cantillon. Les deux artistes travaillent ensemble depuis des années, explorant les représentations du corps, et ce dès *La Vision du lapin*, leur première chorégraphie signée à deux, en 2003.

Monoloog, Cindy van Acker

Monoloog, pièce pensée et dansée par Cindy van Acker, a été créée en avril 2010 à Genève, dans le cadre d’un projet qui regroupait sept chorégraphes. S’inspirant de la tradition sanscrite, selon laquelle notre corps contient sept centres vibratoires auxquels sont associées sept notes de musique et sept couleurs, le projet consistait à donner à chaque chorégraphe une couleur de départ et une note de musique. Ainsi est né *Monoloog*. Cindy van Acker explore depuis quelques années, à travers son travail, les relations entre corps et esprit, son et rythme. Ses pièces se distinguent par une esthétique sobre et minimaliste, une intériorité qui atteint son paroxysme avec *Monoloog* : « *Écrire un monologue de danse, dire ce que l’on ne peut dire qu’à travers soi-même, faire ce que l’on ne peut faire qu’avec soi-même, éprouver ce que l’on ne peut éprouver qu’en soi-même*, explique Cindy van Acker. *Plus intime qu’un solo de danse, le monologue naît d’un espace profond et se construit de l’intérieur vers l’extérieur, couche par couche, jusqu’à l’écriture de ses confins.* »



Cindy van Acker. © Isabelle Meister



Julia Cima. © Thomas Deron

Danse Hors-Cadre, Julia Cima

« *J’ai le désir et le besoin, après avoir dansé dans des contextes très variés, de travailler sur des écritures de mouvements précises, d’époques et de pays différents, [...] de m’approprier des danses qui n’ont pas été faites pour moi ou avec moi et travailler ainsi à la manière de les habiter* », écrivait en 2005 Julia Cima. À l’époque, elle créait *Visitations*, succession de solos qui parcourait l’histoire de la danse du xx^e siècle. De cet étrange panorama, Julia Cima a tiré *Danse Hors-Cadre*, spectacle conçu pour des espaces non conventionnels. Pour le Centre culturel suisse de Paris, elle dansera hors de la salle de spectacle. La chorégraphe et danseuse explique qu’elle éprouve aujourd’hui le besoin de travailler autrement, de rencontrer d’autres publics. On retrouvera dans *Danse Hors-Cadre* certains solos de *Visitations*, mais Julia Cima a continué d’explorer toutes sortes de danses, qu’elles soient avant-gardistes ou issues d’anciennes traditions : du cake-walk, danse populaire née parmi les Noirs de Virginie à la fin du xix^e siècle, ou encore des chorégraphies inspirées par le butô, danse japonaise née après Hiroshima.



Delphine Lorenzo. © David Hugonot-Petit

Victorine, Compagnie Lorenzo/Savary

Sur une table, un corps nu rejoue l’histoire de la sculpture, depuis la Préhistoire jusqu’à nos jours. Les spectateurs assistent à sa lente évolution. Pour créer ce solo, Delphine Lorenzo et Denis Savary se sont constitué une sorte de panorama de sculptures, accumulant des formes, images et figures. Sculpture après sculpture, siècle après siècle, le corps sur la table renouvelle son apparence. La table est son socle immobile. Au fil des métamorphoses, c’est une image en perpétuel mouvement que nous avons devant les yeux. Avec, pour seul accompagnement sonore au spectacle, les craquements et grincements de la table. L’artiste et performer Denis Savary (voir p. 33) a croisé en 2009 la danseuse et chorégraphe Delphine Lorenzo qui, depuis, travaille avec lui sur toutes ses performances. Cette année, ils ont décidé de créer la Compagnie Lorenzo/Savary. ■

EXTRA BALL AU CCS

MERCREDI 29.09.10 / 20 H

Julia Cima
Danse Hors-Cadre (50')
Compagnie 7273
Romance(s) (50')

JEUDI 30.09.10 / 19 H

Julia Cima
Danse Hors-Cadre (50')
Compagnie 7273
Romance(s) (50')
Compagnie Lorenzo/Savary
Victorine (création, production CCS, 50')

VENDREDI 01.10.10 / 20 H

Compagnie Lorenzo/Savary,
Victorine (création, production CCS, 50')
Cindy van Acker, *Monoloog* (première française, 25')
création sonore : **Mika Vainio**
suivi des films *1/6 d'après Obvie* et *2/6 d'après Lanx*

EXTRA BALL À MAINS D'ŒUVRES

SAMEDI 02.10.10 / 16 H – 24 H /

My Swiss Friends, focus sur la scène genevoise avec **Cindy van Acker**, **Mathieu Bertholet**, **Tamara Bacci**, **Marthe Krummenacher**, **Eric Linder** et **Perrine Valli**

MAINS D'ŒUVRES
1, rue Charles-Garnier
93400 Saint-Ouen
www.mainsdoeuvres.org



Yan Duyvendak : « Nous allons explorer ce que l'échec nous enseigne. » © Steeve Luncker

S'échouer ensemble

Entretien avec Nicole Borgeat et Yan Duyvendak, créateurs de *SOS (Save Our Souls)*. — Par David Zerbib

• PERFORMANCE

13, 14, 15.10.10 / 20 H
Yan Duyvendak
& Nicole Borgeat
SOS (Save Our Souls)

■ Dans *SOS (Save Our Souls)*, l'échec se veut créateur. La matière narrative des ratés de la vie individuelle y dessine le motif d'une écriture dramaturgique exploratoire, qui suspend ses propres critères de réussite. S'engage alors une autre présence scénique, confrontée à l'obscurité du ratage et poussée à l'épreuve littéraire de ce hors-scène. Nous voici au plus près des enjeux collectifs du devenir humain et de celui de l'art, tels qu'ils surgissent lorsque les héros trébuchent en même temps que leurs représentations. Les attendus du spectacle entrent en parenthèses. L'espace de la performance s'ouvre, fragile, risqué, dégageant potentiellement pour chacun, sans feux d'artifice utopiques, un singulier terrain d'expérience.

- David Zerbib / *SOS (Save Our Souls)* est un objet délicat à présenter car vous ne souhaitez pas révéler en quoi consiste précisément ce spectacle...
- Yan Duyvendak / Il s'agit avant tout d'une expérience à vivre, dont le cœur est fondamentalement un ratage inattendu. Ce sont nos expectatives habituelles en matière de spectacle qui seront mises en question. Mais c'est justement de cette manière que quelque

chose de riche pourra se produire pour le public. Ici, nous devons ensemble, artistes et public, dans un lieu donné qui est une salle de spectacle, échouer. Ce qui signifie pour nous : changer de perception.

- DZ / *Pourquoi ce thème de l'échec ?*
- Nicole Borgeat / C'est la crise économique récente qui nous a incités à y réfléchir, dans une société où tout se partage de plus en plus fortement entre « winners » et « losers ». Que faire de ce constat que l'échec redonne de l'humanité et rend plus sensible le besoin du collectif ? Nous avons voulu expérimenter cette situation à l'échelle d'un spectacle.
- YD / Nous allons explorer ce que l'échec nous enseigne, à partir du moment singulier qui sera vécu avec le public, mais aussi à partir d'éléments de recherche sur des échecs anodins ou retentissants, comme celui des Vikings au Groenland par exemple. [Au Moyen Âge, une colonie de Vikings s'installe au Groenland mais disparaît faute de s'être adapté au nouvel écosystème, NDLR.] Ceci prolonge aussi l'expérience de *Made in Paradise*, qui traitait du rapport de l'Occident à l'Islam, en particulier les moments les plus intenses de cette production, lorsque le public avait la possibilité de partir, où chacun devait choisir d'accomplir ou non certains gestes, où des questions suscitaient un silence aussi terrifiant que beau, ou encore lorsque, le spectacle terminé, certains spectateurs décidaient de ne plus quitter la salle.

- DZ / *Made in Paradise travaille des « fragments » que le public peut en partie agencer. La question de la participation du spectateur est-elle également déterminante dans SOS (Save Our Souls) ? S'agit-il de retrouver certaines utopies théâtrales, critiquées notamment par Jacques Rancière dans Le Spectateur émancipé, où le spectateur est appelé à quitter une position supposée de passivité, de manière à pouvoir prendre part à la constitution d'une communauté politique idéale ?*
- NB / La dimension participative est moins importante que le fait d'être ensemble. La notion de participation est pour nous trop liée à une position de maîtrise de l'artiste, comme celle du magicien qui fait monter un membre du public sur scène. Pour nous, la participation n'est ni un principe, ni une injonction.
- YD / Nous ménageons toujours autant les possibilités de quitter la salle, d'observer à distance que celles d'intervenir, de répondre, de contester. Dans *SOS (Save Our Souls)*, un changement de position doit s'opérer au sujet de ce que représente un échec collectif ou personnel et à propos des critères de réussite d'un spectacle. Mais ce « déplacement » peut se produire en restant assis à sa place.

- DZ / *Ce travail, qui réunit des artistes venant des arts plastiques, de la danse, du cirque et du théâtre, questionne le contenu de tout spectacle et tend vers une dimension hybride de « performance ». Somme toute, traverser les territoires suppose pour vous de faire échouer certaines définitions. Pour ne pas finir comme les Vikings au Groenland ?*
- NB / En un sens, oui, car nous travaillons avant tout des questions et des expériences humaines à la fois ordinaires et cruciales, plutôt que des cadres artistiques établis, et acceptons de modifier nos conceptions, y compris sur nos pratiques respectives. C'est pour cela qu'une structure dramaturgique peut opérer en profondeur, tout en laissant une grande place à des configurations imprévues, à la surprise et à l'événement. ■

— www.duyvendak.com —

Le « joyeux triste » des Balkans

Elina Duni, chanteuse d'origine albanaise, propose un folklore revisité par le jazz avec sincérité et détermination. — Par Alexandre Caldara

■ Quand sur scène, Elina Duni entame *Kaval Svirî*, un air traditionnel bulgare, elle lance un regard à Colin Vallon. Le pianiste claque quelques notes fugitives. Elle s'occupe de son micro. Elle rassemble ses bras derrière son dos. Elle se lance dans un chant incantatoire profond, sans jamais négliger les silences. Petit à petit les mains interviennent comme pour moduler et protéger de la transe, tout en l'encourageant. Il s'agit d'une danse. Si une mèche tombe, elle frôle la tempe. Puis surgissent des exclamations toniques, avant que ne se mette en branle une rythmique rock très puissante. C'est ce qu'Elina Duni nomme le « joyeux triste » propre aux Balkans. Elina Duni Quartet : et s'il ne s'agissait que de quatre musiciens sur scène ? La formule plaît à la jeune femme : « Oui, tous d'égale valeur, comme si chacun, faisait partie des autres. Notre premier disque en quartette, Baresha, nous l'avons enregistré en deux heures ; les prises s'enchaînaient comme par magie, après seulement une année de travail ensemble. » Depuis 2008, le groupe tourne énormément et a atteint « une osmose musicale ». Le pianiste Colin Vallon, le contrebassiste Bänz Oester et le batteur Norbert Pfammater savent changer de climats avec force et apreté. Patrice Moret qui pincera les cordes à Paris s'inscrit dans le même registre.

On dira tout de même d'Elina Duni qu'elle a habité à Genève et qu'elle vit aujourd'hui à Berne, qu'elle est originaire d'Albanie et que cela s'entend dans son répertoire... Mais son enfance n'a pas été bercée par le folklore : « Cette musique était liée à la propagande du parti. Donc, dans ma famille d'artistes dissidents, on ne l'entendait pas. » Sa mère écoutait plutôt de la variété italienne, comme Adriano Celentano ou Gianni Morandi. Alors, quand le pianiste Colin Vallon lui a suggéré de fouiller le patrimoine de son pays, elle a ressorti de très vieilles cassettes : « Je suis tombée sur une musique archaïque et profonde, qui semblait un peu simple, mais qui ne l'était pas. » Elina Duni ne se limite pas à l'Albanie : « J'ai ressenti dans toute la musique des Balkans de l'énergie et de la poésie. Pour une exilée, cela devenait un lien entre mes deux mondes, presque une thérapie qui me permettait de m'unifier, de me construire. » Une démarche quasi anthropologique : « Il ne reste plus beaucoup de groupes traditionnels, explique-t-elle. Leur musique est souvent mélangée à de la techno. Avec l'exode rural, beaucoup d'instruments disparaissent. » Comment a-t-elle pu transposer cela dans l'univers d'improvisateurs suisses ? « De toute façon, les thèmes véhiculés dans ces chansons sont universels : la mort, la liberté, l'éphémère », confie Elina Duni. ■

— www.elinaduni.com —



Elina Duni : « Tous d'égale valeur, comme si chacun faisait partie des autres. » © Andrin Winteler

• MUSIQUE

25.10.10 / 20 H
Elina Duni à l'Espace
Traversière

15, rue Traversière, 75012 Paris
www.traversiere.net



Les quatre ouvrages primés par un jury international. DR

• EXPOSITION

21.09 - 12.12.10
Les plus beaux livres
suisses

Le livre comme esthétique

Les lauréats 2009 du concours « Les plus beaux livres suisses » sont accueillis dans notre librairie. — Par Sylvie Tanette

■ Pour sa dernière édition, le concours « Les plus beaux livres suisses » a de nouveau attiré de nombreux candidats, puisque plus de 400 œuvres ont été présentées. Un jury indépendant, présidé par le graphiste Cornel Windlin, a parmi eux sélectionné 30 ouvrages comme étant les plus beaux livres suisses de 2009. Après le Museum für Gestaltung à Zurich et le MUDAC à Lausanne, le Centre culturel suisse les accueille, dans son nouvel espace librairie. Cette exposition est une excellente occasion de découvrir les nouvelles tendances du graphisme dans l'édition.

Comme chaque année, le concours, dont on vient de fêter les 10 ans, a été organisé par l'Office fédéral de la culture, sur mandat du Département fédéral de l'Intérieur. L'objectif est d'honorer des ouvrages qui traduisent une approche contemporaine du design et de la conception graphique. Le jury, composé de cinq spécialistes œuvrant dans le secteur de l'édition, évalue l'aspect, le graphisme et la typographie des ouvrages, mais aussi la qualité de l'impression et la reliure, ainsi que les matériaux utilisés, en privilégiant particulièrement l'innovation et l'originalité.

L'événement a donné lieu à la publication d'un catalogue : *Les Plus Beaux Livres suisses 2009*, signé Laurenz Brunner et Tan Wälchli. Des éditeurs et des designers y décrivent l'importance du numérique à l'intérieur de leur propre pratique professionnelle et réfléchissent à l'avenir du livre à l'époque des nouvelles technologies.

À noter : quatre des ouvrages primés ont été également distingués par un jury international au concours « Les plus beaux livres du monde entier », organisé par la Stiftung Buchkunst (Fondation de l'art du livre) de Leipzig. La médaille d'or est allée à *Thomas Geller. Walking Through Baghdad with a Buster Keaton Face* (Éditions Fink), une médaille d'argent a récompensé *Die Stimme der Natur. 100 Jahre Pro Natura* (Kontrast Verlag / Éditions Slatkine), et le bronze a été remporté par *Voids. A Retrospective* (jrp | ringier, Kunstverlag). *Jules Spinatsch* (Kodoji Press) a, quant à lui, décroché un diplôme d'honneur. Ces distinctions prouvent, s'il en était besoin, l'aura internationale dont bénéficie la tradition helvétique en matière de savoir-faire dans l'édition et la création graphique. ■

— www.bak.admin.ch —

Gina, le bonheur plein d'un talent total



Eugénie Rebetez: « Je ne sais pas où va me mener ce personnage de Gina ! » © Augustin Rebetez

Eugénie Rebetez, danseuse et chorégraphe jurassienne, séduit avec un solo où se racontent son audace et sa générosité. — Par Marie-Pierre Genecand

● DANSE / THÉÂTRE

26, 27, 28, 29
et 30.10.10 / 20 H
Eugénie Rebetez
GINA (55')

■ Un phénomène. Une révélation. Partout où elle se produit, Eugénie Rebetez suscite ce type d'admiration. C'est que cette jeune femme de 26 ans cumule tous les talents : mime, danseuse, chanteuse, musicienne, actrice, mais aussi sens de l'humour et de la dramaturgie. La preuve avec *GINA*, solo où la jeune femme ronde et gironde raconte avec sa trompette et son aura comment elle veut se faire un nom, comment elle veut devenir une *fat swiss diva*.

Des formes. Généreuses. Qu'elle ne cache pas. Il est déjà là, le toupet de Gina. L'affirmation d'une différence, petite robe noire sur cuisses rebondies, portée avec impertinence. Dès son entrée, à reculons, culotte face public, Eugénie Rebetez donne le ton. Elle sera un clown,

inventif et charmant, qui va tourner pendant une heure autour de questions existentielles : la solitude, une fatalité ? La célébrité, un piège ou une liberté ?

Ces questions, Eugénie Rebetez ne les formule pas explicitement. La danseuse se méfie des mots. Elle les utilise parfois dans quelques-unes des séquences de *GINA*, mais comme des jingles, des ritournelles, presque de la poésie sonore. Ce moment, par exemple, où elle porte un tabouret en équilibre sur son dos, et lui intime de se tenir tranquille avec cet accent du Jura dont on dirait que les « r » sont enracinés en terre : « *Arrête voir, tout ce commerce, mais arrête !* », répète-t-elle en boucle quand le tabouret semble lui échapper.

Et lorsqu'elle dit des phrases entières, elle choisit l'américain, comme une boutade : ce passage hilarant où elle donne une *working class*, dans laquelle la virtuosité et la performance constituent les seuls critères de qualité. On sent la méfiance de la jeune Européenne à l'égard de la compétition outre-Atlantique et le bonheur de se moquer du diktat disciplinaire propre à la danse.

— Virtuosité décalée

Du haut de ses 26 ans, Eugénie Rebetez interroge l'art. Elle a suivi une formation de danse exigeante dans des écoles belges et hollandaises. Et lorsqu'elle a travaillé sur *Opér Opis*, avec le duo de metteurs en scène suisse Zimmermann & de Perrot, la jeune femme n'a pas lésiné sur la rapidité, l'excellence et la fluidité. Mais elle ne veut pas se contenter de déployer une habileté. Eugénie Rebetez veut comprendre pourquoi la scène, pourquoi la salle, pourquoi ce public qui lui consacre de l'attention et du temps.

Quand on lui demande la part autobiographique de Gina, elle sourit. « *C'est vrai que cette manière d'avancer par impressions et questions, sans message définitif, c'est assez moi. Ce qui m'intéresse, c'est dire avec mon corps et la musique ce qui traverse ma tête de jeune adulte ; je n'ai pas de plan de carrière, je ne sais pas où va me mener ce personnage de Gina !* », ajoute-t-elle en riant.

Pourtant, la jeune artiste affiche une tournée impressionnante pour un premier spectacle : depuis sa création à Zurich en mars 2010, *GINA* compte plus d'une quarantaine de représentations dans plusieurs villes de Suisse, allemande et romande, ainsi que des dates en France, dont Paris. « *Sa générosité plaît aux programmeurs* », commente Claude Ratzé, responsable de l'ADC (Association genevoise pour la danse contemporaine), qui a accueilli la tornade en mars dernier, et l'a invitée à nouveau pour une reprise en mai 2011. « *Son tempérament spontané fait du bien au milieu de la danse contemporaine, plutôt cérébral et réservé.* »

Tempérament. Un terme qui définit parfaitement Eugénie-Gina. En témoignent encore deux séquences de ce solo foisonnant. Sur l'air *Casta diva* de *Norma*, l'opéra de Bellini, la belle mêle danse classique et danse désarticulée avec de vertigineuses chutes au sol en grand écart. Face à cette virtuosité décalée, le public reste médusé. Et puis, il y a ce moment poétique où l'artiste simule l'absorption dévorante de lumières. Grâce à ses talents de mime, on dirait vraiment qu'Eugénie Rebetez mange des ampoules allumées, obstinément. ■

— www.eugenierebetez.com —

Au-dessous du volcan

Pour la Nuit blanche, les architectes de group8 investissent la librairie du Centre culturel suisse. — Par Sylvie Tanette

■ Cette année, la Nuit blanche sera éruptive. En effet, invités par le Centre culturel suisse de Paris à investir les locaux de son espace-librairie, les architectes genevois de group8 ont construit leur intervention autour du thème du volcan. Pourquoi ? Parce que le volcan est furieusement d'actualité. « *Comme l'a démontré le volcan islandais Eyjafjöll, la violence d'une telle éruption parvient à changer l'état de la matière, mais provoque surtout une situation extraordinairement complexe à l'échelle planétaire, illustration grandeur nature de l'« effet papillon » et de la dépendance technologique : paralysie des machines, immobilisation des humains* », expliquent les architectes.

L'interdépendance des hommes et de leur environnement est au cœur de la réflexion de group8. Fondé en 2000, constitué de neuf associés entourés d'une cinquantaine de collaborateurs, ce bureau d'architectes résolument novateurs s'est donné pour axe de recherche et développement une redéfinition des frontières du design. À chaque conception de projet, ils cherchent une configuration spécifique qui réponde à son contexte social et environnemental.

Depuis 2007, group8 a installé une filiale, group8-asia, à Hanoï au Vietnam. En mai dernier, après dix ans d'existence, le collectif d'architectes a investi de nouveaux locaux. Ses bureaux genevois sont désormais installés dans une halle industrielle. Des containers usés, à l'esthétique brute, ont été insérés dans le grand espace principal, blanc et lumineux. Ils délimitent espaces de vie et de travail collectifs. L'univers industriel de départ retrouve ainsi un usage fonctionnel à travers des aménagements simples, propres à en faire des lieux de vie contemporains.

Ces dernières années, group8 a remporté plusieurs concours internationaux, notamment, à Genève, celui pour l'extension délocalisée de l'OMC. Le bureau travaille avec des maîtres d'ouvrage publics comme le CICR ou l'État de Genève, mais réalise aussi des projets pour une clientèle privée. ■

— www.group8.ch —



© Fédéral Studio 2010

● NUIT BLANCHE ARCHITECTURE

SAMEDI 02 - DIMANCHE
03.10.10 / 19 H - 07 H
group8
Au-dessous du volcan

De la vigne au palais

Parce que le vin est aussi une composante de la culture collective, le Centre culturel suisse organise une soirée table ronde et dégustation. Pour tout savoir sur le voyage des cépages et l'art des vignerons.

— Par Jean-Fred Bourquin



Image tirée du film *Les Saisons de Marie-Thérèse Chappaz*, de Frédéric Florey (2009). DR

● CONFÉRENCE / DÉGUSTATION

JEUDI 25.11.10 / 20 H
De la vigne au palais

Soirée organisée et animée par Jean-Fred Bourquin, diplômé de l'École de Changins (viticulture, œnologie et arboriculture).

■ Un élément culinaire peut faire partie intégrante de la culture d'un pays, de sa mémoire et de son imaginaire collectif. Aussi, au cours de cette soirée, il ne s'agira pas seulement de dégustation. Une table ronde réunira des passionnés qui nous parleront de l'histoire de l'implantation de la vigne en Suisse, de l'origine de quelques cépages emblématiques, et surtout de l'art et de la manière de réussir un vin.

Souvent, les habitants d'une région viticole s'enorgueillissent de leurs traditions. C'est oublier pourtant qu'on a importé et qu'on importe encore des cépages, mais aussi des techniques de vinification. Il suffit d'étudier un tant soit peu la question pour se rendre compte que le savoir comme les bonnes bouteilles circulent depuis toujours : on a retrouvé des amphores de Crète ou de Gaza en Suisse. Les cépages chasselas, pinot noir, marsanne, cabernet sont passés d'une région à l'autre, se propageant sur des terrains divers, ce qui a donné naissance à des vins subtilement variés, marqués par le climat et le sol. C'est d'ailleurs pour cela que les cépages prennent souvent, ici et là, des appellations particulières : Ermitage, Johannisberg ou Fendant, si douces à l'oreille.

Une même passion relie, dans ces pays du vin, les artisans-artistes qui y vivent.

Cette soirée recréera l'ambiance d'une cave où, entre gens de bonne compagnie, nous partagerons histoires et dégustations. Elle réunira :

- José Vouillamoz, professeur à l'université de Neuchâtel. Ses travaux ont mis en évidence des parentés inimaginables, révélant l'origine exotique de nombreux cépages valaisans, ce qui bouscule pas mal d'idées préconçues.
- Anne-Dominique Zufferey, directrice du Musée valaisan de la Vigne et du Vin à Sierre et coordinatrice d'ouvrage collectif : *Histoire de la vigne et du vin en Valais*, aux Éditions Infolio.
- Marie-Thérèse Chappaz, viticultrice à Leytron. Ses meilleures cuvées s'arrachent. Petite arvine et marsanne surmaturées, passées en fûts, comptent parmi ses plus grands chefs-d'œuvre. La vigneronne, scrupuleuse à la vigne comme en cave, s'est convertie à la biodynamie.
- Dominique Hauvette, viticultrice à Saint-Rémy-de-Provence. Elle attache la plus grande importance aux soins culturaux afin d'avoir un raisin de qualité sur lequel elle intervient le moins possible : une belle matière première n'a besoin que d'elle-même pour exprimer ses nuances.

La dégustation réunira les vignerons Stéphane Gros de Genève, Raymond Paccot de Vaud, Gilles Besse des vins Jean-René Germanier du Valais, Yves Dothaux de Neuchâtel, ainsi que Marie-Thérèse Chappaz et Dominique Hauvette. ■



Avec Oy, les légendes de l'enfance se superposent à celles de l'âge adulte. © Andi Zant

L'enfance, mode d'emploi

Oy, Zurichoise née au Ghana, sonde dans ses chansons les angoisses profondes de l'enfance. Entre hip-hop, slam, jazz ou électro, c'est un style radicalement personnel qu'elle construit par sa voix. Portrait d'une inclassable. — Par Arnaud Robert

■ C'est un terme dont on abuse aujourd'hui : « un univers ». Chaque chanteur fringué de télé-crochet, la moindre diva précaire de la pop clament qu'ils se distinguent du tout-venant par cette matière impalpable. Comment qualifier, alors, l'imaginaire d'Oy, cette fournaise de styles et de références, de contes synthétiques et de poésie audacieuse ? En un disque de haïkus électros, *First Box Then Walk*, cette Zurichoise née au Ghana a réussi à désigner son territoire en expansion. Un univers, qui déborde.

Elle entre sur scène, précédée d'un équipage. Arsenal de claviers, de percussions, de ballons en plastique, c'est une bibliothèque vivante de sons échantillonnés et de sons à venir. Le dispositif, déjà, est un masque. Femme-orchestre dont le beau visage souvent est caché derrière des paravents, des visages de tissu ou de papier. Elle attache, sur deux tiges de fer, des poupées vaudou reliées à des banques phoniques, tabasse ses figurines. Et la musique commence. Une musique d'enfance retrouvée, un livre d'images numériques peuplé de monstres et de peurs moquées.

Oy, avant de marcher seule, se nommait Joy Frempong. Elle a abrégé pour, comme dans ses chansons courtes, condenser les énergies. Joy naît en 1978 à Bolgatanga,

sur la terre de Kwame Nkrumah et des Côtes dorées. Bolgatanga est une ville déjà sahélienne, au nord extrême du Ghana, où les crocodiles sacrés sont vénérés par la famille royale. Chaque année, en décembre, des danses guerrières y célèbrent la fin de la traite esclavagiste. Joy affirme aujourd'hui n'avoir en tête que des mémoires confuses de ses sept premières années passées là-bas. Le remix continu des formes et des espaces qu'elle entreprend en musique a pourtant des racines profondes sur cette terre où les silences avancent tapis.

Une Afrique rêvée, passée au karcher d'un court séjour londonien puis d'une Suisse abordée grâce à sa mère qui vient de là. Joy Frempong pose ses marques, tombe sur Nina Simone ; elle-même était décrite comme la grande prêtresse de la soul et son africanité lointaine, obsédante. Joy se découvre une voix. Elle prend des cours dans des écoles de jazz, apprend à phraser au contact du *spoken word*. On ne sait pas très bien où la ranger. Du côté du hip-hop, de la beat generation, du slam, du scat swingué. Elle se définit autour de ces oralités fragmentées. Sa seule présence, incantatoire, met des rimes où il n'y avait que des onomatopées. Elle est remarquée immédiatement. Par le duo vaudois Stade. Par les Bernois de Filewile. Par ceux qui la croisent, en ces années de quête.

Joy Frempong désire se lancer en solo. Elle se cloître en studio. Un espace devenu, par la magie d'un harmonium et de tous les objets à portée de main, un carrefour initiatique. Joy invente Oy. Une fille qui part à la recherche de son passé. Une dent perdue qui l'enlaidit : une chanson. Une sorcière cachée dans la cuvette des

toilettes : une chanson. Elle reconstruit son enfance à partir de celle des autres. Après demande, des dizaines de mails viennent enfler sa boîte, qui dressent le menu des mélancolies, des fantasmes et des imaginaires du tendre âge. *First Box Then Walk* paraît en février. C'est une leçon. La brièveté des intentions, le refrain saturé d'un Rimbaud électro qui parodie les langues commerciales, les comptines félines, la globalisation des traditions. Musicalement, Oy ne se situe pas. C'est son succès.

Il faut l'avoir vue ramasser des modes arabes, d'une voix précise, chargée de blues. Mimer des messes grégoriennes, sur des boucles de souffle déformé. Reprendre les mantras évidés des modes d'emploi philosophiques ; elle invite en anglais à penser « positivement », dix fois, cent fois, jusqu'à l'épuisement du sens. Oy fabrique un monde où les légendes rose bonbon de l'enfance se superposent à celles, menaçantes, de l'âge adulte. Elle reprend le récit à l'endroit précis où il a débuté et où tout a fini par aller de travers. Cette pop douce, expérimentale sans en avoir l'air empesé, est un déballage radical de nos inconscients.

— Guerrière ludique

Aujourd'hui, Oy inscrit sa voix. Elle a remporté au dernier festival des Eurockéennes, à Belfort, le prix de repérage Fabrice-Ragris. Elle est revenue en 2010 d'une tournée américaine dont le concert new-yorkais, à la Cameo Gallery de Brooklyn, a marqué durablement son public. Son récital au Montreux Jazz Festival, avant celui de CocoRosie, a pris par surprise ceux qui attendaient les sœurs américaines. Oy se taille une réputation de découvreuse nouveau siècle, de bacchante sampleuse et de poétesse voyante. Pour la première fois à Paris, elle présente au Centre culturel suisse trois états de son expression nomade. Le défilé bricoleur d'une femme qui prend à tous (aux Ninas – Simone et Hagen – aux dj's électroniques, au rap, au jazz dans ce qu'il a de plus instantané), sans rendre à personne.

Joy Frempong vit en partie à Berlin, parce que les loyers sont mesurés et les scènes ouvertes. Oy, elle, vit dans les particules dont sa musique est faite. Il existe dans son répertoire une chanson sur laquelle une petite fille anxieuse boxe le vent à tous les coins de rue pour éviter toute rencontre funeste. L'attitude d'Oy ici résumée. Celle d'une artiste qui frappe par anticipation, prémunie contre les écueils où la pop ambitieuse s'embourbe parfois. Oy est une guerrière ludique face à une époque qui préfère caser qu'écouter. ■

Oy, *First Box the Walk*, Creaked Records

— www.myspace.com/oyrempong —

• MUSIQUE

MARDI 16.11.10 / 20 H
OY + SIG

MERCREDI 17.11.10 / 20 H
OY en solo

JEUDI 18.11.10 / 20 H
OY+ FILEWILE featuring
ALLONYMOUS

Soirées proposées
par Arnaud Robert, journaliste
et programmeur.

SIG



SIG. DR

■ Cinéaste, musicien, photographe, SIG, de son vrai nom Siegfried Debrebant, aurait pu se contenter d'être un musicien prodigieux. Violoncelliste depuis l'enfance, il joue aussi de tout ce qui se gratte et se frappe. Il a écrit la bande originale de ses films (dont *Louise (Take 2)*), il collabore avec tout ce qui se fait en son de plus imaginaire (Steve Lacy, Erik Truffaz, Ricardo del Fra). Ses *Free Cinematic Sessions* lui ont fait connaître les scènes du monde et il continue de rédiger des sonates pour piano où l'intransigeance gracieuse et le sens de la mesure se le disputent à la curiosité. Complice d'Oy depuis longtemps, il partage avec elle un sens des poésies bancales et des chansons qui se goûtent comme des courts métrages. Des amitiés d'envergure au CCS. AR ■

FILEWILE featuring ALLONYMOUS



FILEWILE. © Brigitte Lustenberger

■ C'est en 2003 qu'Andreas Ryser et Daniel Jakob, deux Bernois au sang chaud, se postent devant la porte de Sonar, festival espagnol de musiques électroniques, pour fonder une musique de rue sur ordinateur. Sous le nom de Filewile, ils créent un son bricoleur, *do-it-yourself* du numérique, où les boutons fleurissent entre les beats (voir p. 34).

Ils conquièrent la toile, mettent chaque mois un morceau en ligne à télécharger librement, ils voyagent entre les clubs londoniens, berlinois ou zurichois. Un art électronique, mâtiné de dub et de funk, un tohu-bohu de percussions filtrées. C'est en 2007 que Filewile intègre Joy Frempong (Oy) dans leurs morceaux maximalistes.

Une rencontre d'évidence entre des esprits chercheurs, des inventeurs de mondes et d'outils connectés. Le prodigieux vocaliste Allonymous, compagnon de route de Tony Allen ou Jimi Tenor, est aussi de cette partie syncopée. AR ■



Westkaai tours 1 et 2. Une réalisation de Diener & Diener à Anvers. © Christian Richters

S'inscrire dans l'espace et dans le temps

L'architecte Roger Diener, fondateur et directeur de l'agence Diener & Diener, a conçu le bâtiment qui doit accueillir le futur Centre d'histoire et de mémoire, à Drancy. — Par Matthieu Jaccard

• ARCHITECTURE

MARDI 23.11.10 / 20 H
Diener & Diener

Conférence de Roger Diener.

Soirée organisée et animée
par Matthieu Jaccard, architecte
et historien de l'art.

■ C'est un grand nom de l'architecture qui, avec Jacques Herzog et Pierre de Meuron, a fait de Bâle un haut lieu de la discipline. Roger Diener, formé à l'École polytechnique fédérale de Zurich, a débuté sa carrière au sein de l'agence de son père, avec qui il s'est associé, en 1980, pour fonder Diener & Diener. Le nom a subsisté au décès de Marcus Diener, en 1999. Aujourd'hui, il exprime toute l'importance que Roger Diener accorde à la dimension collective de la création architecturale.

Principalement consacrées au domaine du logement collectif, les premières réalisations de Diener & Diener placent rapidement leurs auteurs au cœur de l'actualité internationale. Entre 1992 et 1996, après des interventions en Suisse, en Allemagne et en Autriche, l'agence érige à Paris, rue de la Roquette, un ensemble caractéristique de sa démarche. Deux bâtiments sont implantés de manière à générer, dans leurs relations aux constructions qui les entourent, des espaces extérieurs de qualité. Il ne s'agit pas de créer l'événement, mais de s'appuyer sur le contexte pour articuler un morceau de ville.

L'effervescence architecturale et urbanistique qui s'empare de l'Allemagne après la chute du mur est une importante stimulation pour l'agence Diener & Diener. Sa sensibilité à des contextes urbanistiques et historiques délicats lui vaut de se distinguer dans d'importants concours. À Berlin, elle se voit notamment confier un bâtiment de logements aux abords de la Potsdamerplatz

(1995-2000), ainsi que l'agrandissement de l'ambassade de Suisse (1995-2000), à proximité du Reichstag. Au travers de projets à Leipzig (1999) et Weimar (2002), elle anime le débat sur la responsabilité des architectes vis-à-vis de lieux chargés d'une histoire telle que celle du nazisme. Cette attention au rôle social de l'architecte, à la transmission du savoir, se reflète dans l'engagement pédagogique de Roger Diener, lorsque, après avoir été professeur à Lausanne, Harvard, ou Cambridge, il fonde en 1999 Studio Basel, institut lié à l'École polytechnique fédérale de Zurich.

En 2002, Roger Diener reçoit en France la Grande Médaille d'or de l'académie d'Architecture. Si ses projets à Amsterdam, Malmö ou Rome sont alors largement connus, son activité dans le pays qui l'honore n'a pas la même envergure. Depuis, deux commandes importantes ont permis de lever ce paradoxe.

À Boulogne-Billancourt, sur le site emblématique des anciennes usines Renault, Roger Diener s'est vu confier le développement d'un îlot. En collaboration avec le paysagiste Günther Vogt, il a conçu un ensemble articulant avec délicatesse immeubles, rues et cours, différenciant subtilement les ambiances. Et à Drancy, le Centre d'histoire et de mémoire a sans doute trouvé un architecte capable de créer un bâtiment à la hauteur de l'enjeu symbolique que constitue son édification. La modestie de l'architecture de Roger Diener, si attachée au respect des lieux qui l'accueillent, devrait faire de la réalisation de ce projet, dont l'achèvement est prévu pour 2011, un exemple de l'apport profond qu'une démarche architecturale sensible peut représenter pour une société et sa mémoire. ■

— www.dienerdiener.ch —





Le comédien Carlo Brandt dans *Le Chant des oiseaux*. © Nicola Corciulo

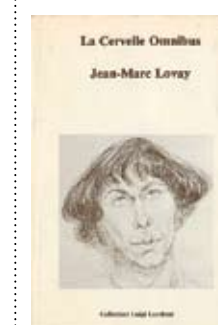
Jean-Marc Lovay, le magnétiseur

Le musicien Eric Linder, le comédien Carlo Brandt et le vidéaste Vincent Deblue ont créé *Le Chant des oiseaux*, lecture-performance autour de *La Cerveille Omnibus* de Jean-Marc Lovay. Didier Jacob se souvient de sa rencontre avec l'écrivain valaisan. — Par Didier Jacob

● LECTURE / PERFORMANCE

MERCREDI 01
et JEUDI 02.12.10 / 20 H
Le Chant des oiseaux
d'après
La Cerveille Omnibus
de Jean-Marc Lovay

Lecture : Carlo Brandt
Musique : Eric Linder/Polar
Vidéo : Vincent Deblue



■ Rares sont les artistes dont l'œuvre est si vaste qu'elle paraît tout englober, bien et mal, ignorance et connaissance, extase et deuil, gaieté et épouvante, premiers pas dans la forêt originelle et larmes d'adieux à la vie qui s'achève. Ne vous a-t-il pas frappé, en ouvrant n'importe lequel des livres de Jean-Marc Lovay, notre prince poète, qu'il pouvait évoquer à la fois le jardin d'Éden et l'après Tchernobyl ? Tout comme la pantomime d'un Buster Keaton dont on ne sait si la bouche obstinément cousue est simplement l'indice que le rire n'a pas encore commencé, ou qu'il a cessé d'être. Tout comme l'étrange indicible beauté des petites proses de Walser, le compatriote, qui disent dans le même temps qu'un malheur a eu lieu et qu'il faut goûter le temps présent.

Ça n'est pas d'hier que Lovay vit dans un monde parallèle au nôtre. Il exerce, depuis quarante ans (il en a 60), la profession de romancier le plus inventif de l'univers. Il est l'auteur d'une douzaine de livres, a longtemps vécu avec, pour tout salaire, celui d'un gardien de vaches (il confesse un coupable penchant pour les « *schwitzéroises grises* »). Attention, notre homme n'est pas un farfelu, ni un ermite. Il pratique le parapente, lit à longueur de journée, et s'inquiète du destin réchauffé de la planète. Il le disait encore l'autre jour à l'envoyé du *Temps*, le

grand journal de Genève : « *Les vers de terre ont l'air triste, je vous assure, ils paraissent inquiets.* » Al Gore, lui-même, n'avait pas songé que le réchauffement frappait aussi féroce-ment le lombric valaisan.

Lovay entrerait-il donc dans la catégorie des burlesques ? Moins qu'il n'y paraît, sans doute, et l'exercice auquel se livrent, pour la musique, Eric Linder et, pour la voix, Carlo Brandt, en est bien la preuve : ça tient la route, et mieux que ça. Le texte semble être une formidable et nouvelle machine à fabriquer de l'énergie et elle est, de surcroît (de quoi redonner le sourire aux vers de terre), peu polluante. C'est fait pour tout péter, et quand, déagée du carcan des lignes trop régulières, cette prose-là est, comme un gaz, libérée dans l'atmosphère, il faudrait de bien incompetents experts pour conclure à la bénignité (j'ai vérifié, le mot existe) de ces particules élémentaires. Oui, il va y avoir, au Centre culturel suisse, de la rébellion dans l'air.

Laissez-moi terminer par un souvenir personnel. J'ai eu la chance, une fois, de rencontrer (pour une interview au *Nouvel Observateur*) notre ami Jean-Marc. C'est la fière marraine de la littérature suisse, Marlyse Pietri, qui nous introduisit dans les bureaux des Éditions Zoé. Puis nous allâmes déjeuner dans une cantine de Carouge. Quel bon appétit (je me souviens pourtant d'une purée particulièrement collante) il avait ! Les anecdotes pleuvaient sur moi, ses souvenirs d'école buissonnière, son voyage à Kaboul en 1968 (c'est de cette époque que date sa célèbre photo avec un fusil, en presque guerrier pachtoune). Comment il avait écrit, aussi, certains passages de ses livres, tous les meubles renversés et lui-même allongé sur le plancher, comme s'il venait d'y avoir un tremblement de terre ! Est-ce que ce n'est pas justement ce que Jean-Marc Lovay tente, et réussit, dans chacun de ses livres : faire trembler les poutres et le plancher, et bouleverser la langue jusqu'à lui mettre la tête à l'envers ? ■



Koch-Schütz-Studer & The Young Gods en concert au Festival Kilbi à Dürdingen (CH), le 29 mai 2010. © Catherine Ceresole

Les affinités électives d'un joyau brut

Les Young Gods fêtent leurs 25 ans. Ils présentent leur complicité avec d'autres chercheurs de sens et de climats. Le gros son industriel des débuts fait place à une panoplie d'ambiances. — Par Alexandre Caldara

■ L'obsession de Franz Treichler, semble-t-il, est de vouloir montrer au public «*plein de trucs différents*». On peut alors penser que ce pionnier du rock industriel va venir avec un groupe acoustique, comme sur le disque *Knock on the Wood*. Puis avec de la musique électronique atmosphérique, comme sur *Music For Artificial Clouds*. Et que cela va se finir par une orgie de sons et de lumières. Un de ses *lives* que les fans du groupe adorent pour leur rugosité, et pour la surprise constante de boucles entêtantes à dévisser les têtes les plus solidement ancrées. Mais la constellation que le leader du groupe d'origine fribourgeoise The Young Gods va proposer au Centre culturel suisse est plutôt un faisceau de complicités. Treichler dirait sans doute plus volontiers «*confronter des gens ouverts d'esprit*».

Quand il travaille avec le chorégraphe Gilles Jobin, Franz Treichler se met à l'écoute des concepts, des textures. Avec l'anthropologue Jeremy Narby, on a l'impression d'assister à une conférence qui prend corps,

qui se démantibule, qui recherche des axes dans la pâte sonore électronique, qui copule avec le son, sans ne jamais transiger sur la volonté de transmettre l'essence même de la transe chamanique amazonienne. Que les Young Gods jouent sur le film *Swissmade 2069* de Fredi Murer ou sur *Woodstock*, ils traquent des repères pour mieux se laisser flotter.

Tout commence il y a vingt-cinq ans, avec l'album éponyme d'un groupe underground qui va sidérer le public par son efficacité : The Young Gods. Le nom vient d'une chanson du combo expérimental américain Swans. Plus qu'un nom, c'est un véritable viatique qui offre un miroir à son public, le fait réagir. Sans oublier une bonne dose d'ironie. Le groupe démarre par une formule de power trio avec Cesare Pizzi au sampler, Frank Bagnoud à la batterie et Franz Treichler à la guitare et la voix. Sur des compositions de Pizzi et Treichler avec des titres comme «*Fais la mouette*» ou «*Nous de la lune*». Un côté organique, intense, avec la voix gutturale de Treichler en bannière. De la matière brute et une pochette qui va fasciner plusieurs artistes contemporains comme Emmanuelle Antille. Elle parle d'identité forte et intuitive. Pour comprendre la trajectoire fulgurante des Young Gods, il faut évoquer les collages de sons,

avec une grande attention à la technologie, en évoluant dans un univers non conformiste.

Le groupe va connaître plusieurs mutations, avec le départ des deux premiers compères, le passage du batteur Üse Hiestand, puis c'est l'arrivée d'Al Comet aux samplers et Bernard Trontin à la batterie. Ces deux derniers musiciens forment l'ossature actuelle du groupe avec le guitariste Vincent Haenni. Bernard Trontin joue aussi du jazz, notamment avec la Fanfare du loup, Al Comet signe des projets de musique *ambient* cosmiques, alors que Vincent Haenni vient des musiques improvisées et de la composition pour le théâtre.

Les Young Gods peuvent être aériens et éthérés, lorsqu'ils jouent «*Gardez les esprits*» en acoustique, avec tout de même quelque chose d'inquiétant, de nerveux et de mélancolique. Puis, il y a cette énergie furieuse, celle de l'album *TV Sky* en 1992, qui a fait de la bande à Treichler une référence incontournable citée par David Bowie ou par The Edge, de U2.

Pulsions obscures, altérations des bandes, rythmes binaires décharnés, déflagrations et attentes qui culminent dans des titres comme «*Lucidogen*», cette drogue imaginaire qui questionne le mauvais usage des substances hallucinogènes dans les sociétés occidentales. Trafic des voix et des canaux de diffusion pour un résultat efficace et structuré. Et puis, il y a cette dimension ludique, folk et décomplexée, qu'il traque sur scène avec Erika Stucky, complice déjantée qui pousse Treichler à réinventer la mécanique de certains jouets.

Même si les Young Gods se situent le plus souvent sur le côté irréversible des choses, ils se sont engagés dans des combats marquants de la jeunesse helvète. Notamment en jouant contre la décharge atomique de Bonfol dans le Jura et en partageant pendant douze ans la vie quotidienne du squat Artamis, à Genève.

Deux groupes légendaires

À Paris, les Young Gods vont donner un concert avec le trio Koch-Schütz-Studer pour la huitième fois cette année. Rencontre fascinante avec la formation biennoise considérée, elle aussi, comme culte, mais dans le milieu des musiques improvisées. Deux groupes tournés vers la fusion avec les musiques électroniques, de



Image tirée du film *Swissmade 2069*, de Fredi Murer (1969). DR



Image tirée du film *Petropolis* de Peter Mettler (2009). © Greenpeace/Eamon Mac Mahon



A + B = X, par la Cie Gilles Jobin. © Isabelle Meister

façon plus expérimentale encore pour K-S-S. Au départ, il y a eu une rencontre de batteurs entre Fredy Studer et Bernard Trontin. Puis, il s'agissait de fêter des anniversaires, 25 ans pour les Young Gods et 20 ans pour Koch-Schütz-Studer, alors autant le faire ensemble. Le saxophoniste Hans Koch évoque cette rencontre : «*On a commencé par une répétition de deux jours, d'abord complètement libre, puis on se faisait des signes, c'était rigolo. Sur scène, on a abandonné les signes, on joue tous les soirs une musique différente, mais jamais minimale. Je trouve le résultat dense, basé sur l'énergie de chacun.* » Comment le trio de musique improvisée, connu aussi sous le nom de Hardcore Music Chamber, allait-il s'adapter à une musique souvent plus construite, plus écrite ? «*Pour moi, ce n'est pas un problème de jouer très fort, je n'ai pas peur*», rigole Hans Koch. Même si ses recherches personnelles actuelles sont situées ailleurs : «*S'il s'agit de bonne musique, on peut toujours travailler ensemble. Souvent, je propose un son à la clarinette basse et eux entrent en dialogue avec un rythme.* » Hans Koch se souvient avoir beaucoup écouté les premiers disques des Young Gods, puis de les avoir un peu perdus de vue : «*J'ai revu le trio électrique sur la scène du Bad Bonn Kilbi Festival et j'ai aimé leur swing, leur attitude.* » Deux familles atypiques, à découvrir ensemble. ■

● ÉVÉNEMENT

Constellation Young Gods

JEUDI 09.12.10 / 20 H
Petropolis, film de **Peter Mettler**, (2009, 43')
Conférence «*Art et activisme*» de **Jeremy Narby**

VENDREDI 10.12.10 / 20 H
Cie Gilles Jobin, A + B = X (extraits, 35') sur une musique de **Franz Treichler**
Live électronique avec **Peter Mettler** (images), **Vincent Hänni** et **Gabriel Scotti** (musique)

SAMEDI 11.12.10 / 20 H
The Young Gods Play 2069, ciné-concert sur le film de Fredi Murer *Swissmade 2069*
Cie Gilles Jobin, A + B = X

DIMANCHE 12.12.10 / 20 H
Concert de **Koch-Schütz-Studer & The Young Gods**, *More to Come (for Additionnal Confusion)*

Marlyse Pietri : « Tout a débuté de façon très idéaliste »



Marlyse Pietri : « Je ne me suis pas découragée, j’y ai toujours cru. » © Yvonne Böhler

Fondatrice et directrice des Éditions Zoé, à Genève, Marlyse Pietri est toujours aussi passionnée. Son catalogue compte de grands noms comme Nicolas Bouvier ou Robert Walser, et c’est sous sa bannière que Matthias Zschokke a obtenu le prix Femina étranger en 2009. Itinéraire singulier d’une femme libre. — **Propos recueillis par Sylvie Tanette**

■ Lorsqu’on la rencontre pour le petit déjeuner, dans ce café parisien où elle a ses habitudes, Marlyse Pietri, comme toujours, a un bon sourire. Elle est venue accompagner un auteur pour une signature dans une librairie, mais doit retourner en Suisse par le prochain train : la rentrée littéraire n’attend pas. Marlyse Pietri accepte pourtant de bonne grâce d’évoquer son parcours, alors qu’on se demande, en regardant ses yeux bleu transparent, comment ce petit bout de femme s’est débrouillé pour transformer ainsi sa maison d’édition, Zoé ; la structure artisanale de départ étant aujourd’hui largement

reconnue à Paris. Elle nous a apporté des livres, mais on voudrait l’entendre parler d’elle et lorsqu’on lui demande de raconter Orbe, sa ville natale, elle se souvient d’abord du brouillard qui écrivait la plaine, en hiver, tous les jours jusqu’à midi : « *C’était une petite ville, avec une librairie-papeterie où nous adorions aller acheter nos livres. Mais leur découverte, pour moi, a eu lieu bien plus tôt. Entre 5 et 8 ans, j’ai été très malade et souvent alitée. C’est ainsi que j’ai appris à lire, presque seule, et j’ai tout de suite aimé les livres, qui me permettaient de sortir de mon environnement. C’était le rêve, l’échappée, un plaisir absolument fou.* »

• **Sylvie Tanette** / *Votre environnement, à l’époque, c’était quoi ?*
• **Marlyse Pietri** / Un milieu très religieux. Mes parents étaient darbystes. Il s’agit de ce qu’on pourrait appeler une secte protestante, une communauté extrêmement stricte, fondamentaliste même. Nous lisions la Bible tous les jours et avions des principes qui nous isolaient un peu des autres. On pouvait faire certaines choses, comme aller à l’école ou lire. Ma mère lisait beaucoup, en français, allemand et anglais. L’amour des livres me vient d’elle. C’était un milieu bourgeois, mon père était ingénieur, mais personne dans ma famille n’était dans la culture. Cela dit, c’était aussi un milieu ouvert sur le monde, parce que lié à des Chrétiens d’ailleurs.

• **ST** / *Qu’est-ce que vous n’aviez pas le droit de faire ?*
• **MP** / Le cinéma, le théâtre nous étaient interdits. Nous n’avions même pas de radio chez nous, ce n’était pas permis car elle était considérée comme une relation dangereuse avec l’extérieur. En gros, le contact avec les idées du monde était proscrit, un peu comme chez les Amish. De plus, je n’avais pas le droit de me couper les cheveux ni de porter des pantalons, et je devais toujours me couvrir la tête pour aller dans l’endroit où se tenaient les réunions religieuses. Évidemment, sortir de ce milieu n’a pas été simple.

• **ST** / *Justement. Comment en êtes-vous sortie ?*
• **MP** / Grâce au fait que l’on nous poussait à partir à l’étranger pour apprendre d’autres langues. J’avais 17 ans, au lieu de passer le bac je me suis fiancée dans ce milieu, et pour rejoindre mon fiancé je suis partie aux États-Unis. Une fois sur place, j’ai rompu mes fiançailles et je suis restée là-bas plusieurs années. Quand je suis revenue, je n’ai pas dit à mes parents que je n’étais plus darbyste, pour ne pas les rendre malheureux. J’ai gardé mes cheveux longs jusqu’à l’âge de 25 ans. Tout s’est fait en douceur et très lentement, il n’y a pas eu de crise, de moments violents avec ma famille. Quand j’ai fondé la maison d’édition, j’avais 34 ans, et ils ont accepté cette initiative.

• **ST** / *Les livres ont joué quel rôle dans cette marche vers la liberté ?*
• **MP** / Ils m’ont permis de découvrir que d’autres mondes existaient. J’adorais les romans russes, ils révélaient un univers où les gens étaient passionnés, avaient des destins intéressants. La lecture me prouvait que la vie que nous vivions n’était pas plus vraie que d’autres vies racontées par les livres.

• **ST** / *Pourquoi devenir éditrice ?*
• **MP** / En rentrant des États-Unis, j’ai passé un diplôme d’interprète et traductrice, puis j’ai fait des études d’histoire et j’ai obtenu un poste d’assistante à l’université de Genève. C’étaient des années intéressantes, mais après trois ans et demi cette idée de maison d’édition a germé dans mon esprit. J’ai quitté l’Université sans regret. C’est un monde qui m’est totalement contraire, beaucoup trop rigide. Et puis je militais beaucoup dans ces années-là, de 1965 à 1972. Cela m’a conduit à vouloir publier des textes pour changer le monde, dans la plus pure ligne soixante-huitarde. J’ai créé une toute petite maison d’édition-imprimerie, et deux amies m’ont rejointe. On a commencé avec des écrits politiques, un texte situationniste, *De la misère en milieu étudiant*, qui était introuvable à l’époque. Tout a donc débuté de façon très idéaliste.

• **ST** / *Comment êtes-vous passée des textes politiques à la littérature ?*
• **MP** / Progressivement. Mon premier grand texte, au bout de deux ans, était *Reportages en Suisse*, de Nicolas Meienberg. C’était pour moi une sorte d’idéal de publier quelqu’un qui était historien et qui avait élevé le reportage au niveau de l’œuvre d’art. Passer à la pure fiction m’a pris du temps, surtout qu’il y avait les Éditions L’Âge d’Homme et Bertil Galland qui concentraient les auteurs intéressants. Lorsque Galland a arrêté, il y a eu plus de possibilités. Mais je ne me suis pas dit que j’allais faire de la grande littérature. Mon idée était toujours de trouver des textes qui pouvaient changer le monde, même si je ne savais pas ce que ça voulait dire. Maintenant, je sais qu’un texte qui change le monde est un texte qui est porté par une structure littéraire.

• **ST** / *Quels ont été vos auteurs importants après Meienberg ?*
• **MP** / Madeleine Lamouille, *Pipes de terre et pipes de porcelaine*. Un best-seller. Cela m’a donné une image extrêmement joueuse de l’édition, lorsqu’on croit faire une petite chose et qu’elle prend soudain une ampleur extraordinaire. Puis avec Jean-Marc Lovay, en 1985, j’ai compris que la fiction était quelque chose qui m’intéressait finalement beaucoup. Entre-temps, j’avais aussi publié Amélie Plume. Je dirais que ce sont des choix spontanés, mais je n’utilise pas le mot coup de cœur, que je trouve trop commercial.

• **ST** / *Aviez-vous dans l’idée, comme Bertil Galland, de défendre une littérature suisse romande et de créer une pépinière d’auteurs du cru ?*
• **MP** / Je vais être honnête : jamais de la vie ! Je ne connaissais pas la littérature romande mais la littérature du monde, et si je lisais Ramuz... je lisais Ramuz, je ne lisais pas mon pays. Je m’en fichais, en fait.

• **ST** / *Et maintenant ?*
• **MP** / C’est la même chose. Il se trouve que je suis en Suisse, mais mes auteurs romands, ce n’est pas parce qu’ils sont suisses que je les publie, c’est parce que leur style et leurs préoccupations me touchent énormément. Nous avons aussi une collection de textes des continents du Sud. Les relations entre les cultures m’intéressent plus que de faire pousser les fleurs d’un terroir. Je reçois aussi beaucoup de manuscrits de France. Si je n’en édite pas, c’est que les meilleurs n’arrivent pas chez moi.

• **ST** / *Quand êtes-vous partie à l’assaut du marché français ?*
• **MP** / Faire de l’édition en ayant uniquement des lecteurs en Suisse romande m’étouffait. Dès le début, j’ai cherché un diffuseur en France. J’ai finalement trouvé Harmonia Mundi, mais cela a pris du temps. Je suis lente, en fait. Depuis cette enfance enfermée dans un milieu qui n’avait que la Bible pour horizon, je suis arrivée peu à peu à mes fins, mais je fais les choses lentement. En France, je ne me suis pas découragée, j’y ai toujours cru. C’est pourquoi le Femina étranger pour Matthias Zschokke m’a tant fait plaisir, parce qu’on m’avait souvent dit que c’était du domaine de l’impossible.

• **ST** / *Vous avez beaucoup payé de votre personne.*
• **MP** / Énormément. Je venais très souvent à Paris. Mais il fallait trouver des finances pour le logement, le voyage, et parfois je marchais dans la ville et je me disais : je ne connais presque personne, comment vais-je faire ? Et pourtant ! J’ai appris que, dans la culture, tout a son importance. Sur tout, il ne faut pas négliger les contacts. Une rencontre ici, une discussion là, aller voir un libraire dans une petite ville... J’aimerais faire le triple, je suis sûre que c’est ce qui compte. Je n’oublie pas la Suisse pour autant, je continue à chercher des écrivains et j’ai beaucoup travaillé pour

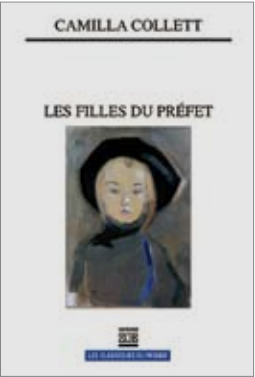
le prix fixe du livre en Suisse, parce que je vois comment les choses se déroulent en France.

• **ST** / *Que proposez-vous pour la rentrée littéraire ?*
• **MP** / Je fais attention de publier peu en automne, et uniquement des livres qui ont une chance d’être remarqués, des textes forts. Cette rentrée est conforme à ce principe : nous publions la correspondance de Nicolas Bouvier et Thierry Vernet [voir p. 35] et un roman d’Étienne Barilier, *Un Véronèse*, le plus attachant qu’il ait écrit depuis longtemps. Dans la collection Les classiques du monde, nous traduisons un monument de la littérature norvégienne, *Les Filles du préfet* de Camilla Collett.

• **ST** / *La rentrée littéraire est-elle pour vous un moment exaltant ou une corvée ?*
• **MP** / C’est une réalité, ni plus ni moins. Je n’ai aucun pouvoir là-dessus. Année après année, on regarde comment les choses évoluent. Ce qui change, c’est que maintenant on la prépare de plus en plus tôt, dès avril, alors qu’il faut continuer à défendre les livres du printemps.

• **ST** / *Et vous êtes toujours aussi passionnée ?*
• **MP** / Oui, toujours. Je suis seulement un peu plus fatiguée. ■

— www.editionszoe.ch —



Marlyse Pietri est née à Orbe. Après des études d’interprétariat et d’histoire, elle crée en 1975 les Éditions Zoé et publie *De la misère en milieu étudiant*. En 1977, sortent sous sa bannière *Les Reportages en Suisse* de Nicolas Meienberg. En 1978, *Pipes de terre et pipes de porcelaine* de Madeleine Lamouille. C’est en 1985 qu’elle publie pour la première fois Jean-Marc Lovay, avec *Le Convoi du colonel Fürst*. En 1988, elle fait découvrir aux francophones Matthias Zschokke, en traduisant *Max*. En 2000, pour les 25 ans de Zoé, elle signe un texte autobiographique, *Une aventure éditoriale dans les marges*.

"JE NE VOIS QUE LE SOLEIL"
LA LUMIÈRE DANS
LES COLLECTIONS
DU MUSÉE

Annaïk Lou Pitteloud, *Hover*, 2007
Montage numérique. Impression
lambda sur papier photo montée
sous plexiglas

mcb-a

MUSÉE CANTONAL
DES BEAUX-ARTS LAUSANNE
25.9.2010 - 2.1.2011 www.mcba.ch

L'art nous
rappelle de garder
l'esprit ouvert.
Pour nous
cela va de soi.

Gestion de patrimoine
Gestion institutionnelle
Fonds de placement
Custody & Investor Services



ART CONTEMPORAIN EN SUISSE
LE GUIDE 2010
bilingue français-anglais

UN HORS-SÉRIE DE L'HEBDO
En vente en Suisse chez **PAYOT**, dans votre
kiosque, auprès de nos partenaires



mudac centre culturel suisse • paris

Et sur www.hebdo.ch/boutique

Offre valable dans la limite des stocks disponibles et jusqu'au 31.12.2010.
*Frais de port en sus. Les prix sont indiqués TVA incluse. Tarifs valables pour la Suisse et la France.



Sylvie Fleury, *Mushroom*, 2004.

Pictet & Cie (Europe) S.A.
Succursale de Paris
34 avenue de Messine
75008 Paris
Tél. 01 56 88 71 00
www.pictet.com

 **PICTET**
1805
Esprit d'indépendance

WORLD ECONOMIC FORUM PATRIE QUADRILINGUE
 GRÜEZI +41 CINQUIÈME SUISSE MONTRES
 MON NOM EST EUGÈNE BEST BOND-GIRL EVER SWISS MADE
 ILOT DE PHERTE GUILLAUME TELL
 41'285 KM2 FÊTE FÉDÉRALE DE LUTTE ET DES JEUX ALPESTRES
 NATION DUSKY CERN STREET PARADE
 ROGER FRIDERER COUTEAU SUISSE
 CONVENTION DE GENEVE EINSTEIN
 LA DISPARITION DES AGRICULTEURS BIRCHER
 BIOLAND VACHERIN MONT D'OR
 SUBVENTIONS AGRICOLES ABONNEMENT GÉNÉRAL
 CHE VIGNETTE AUTOROUTE
 SECRET BANCAIRE CAR POSTAL
 1291 PIPILOTTI
 GOTHARD STRESS
 TRANSVERSALE ALPINE BROCANTE
 ST-BERNARD ART BASEL
 CLICHÉ DU CHOCOLAT
 CAFE FERTIG
 REGA MARMOTTE
 CLUB ALPINE NLFA
 1/1000 DE LA POPULATION MONDIALE
 HOMO FABER
 DÉMOCRATIE DIRECTE
 INITIATIVES POPULAIRES ASSOCIATIONS
 FORMULE MAGIQUE AVS
 CENTIME CLIMATIQUE LOI CONTRE LE RACISME
 ESPRIT DE PIONNIER 21.1% D'ÉTRANGERS
 CHAMPIONS DU MONDE DU RÉCYCLAGE HORAIRE CADENCÉ

La Suisse: son quotidien, son point de vue et ses motivations

La plateforme Internet swissinfo.ch propose en continu un regard suisse sur l'actualité. Les brèves du jour y côtoient des analyses plus poussées. Etayée par des documents audio et vidéo en 9 langues, l'information est multimédia et interactive.

swissinfo.ch

L'ACTUALITÉ SUISSE DANS LE MONDE



Art & Architecture.

Suisse.com

La Suisse est un pays de contrastes et de juxtapositions. On les retrouve dans ses villes, bâties à flanc de colline ou sur les rives d'un lac, toujours proches de la nature. Les constructions d'avant-garde y côtoient les demeures médiévales et l'offre culturelle - musées, expositions, concerts - est du meilleur niveau. Envie d'une escapade ? Consultez nos offres sur Suisse.com ou appelez le 00 800 100 200 30 (gratuit).



Fontaine Tinguely, Theaterplatz, Bâle

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions



© André Martin

OLIVIER MOSSET

A step backwards/bon's kitchen/caprice/carré bleu sur fond blanc/cimaises/dave's corner/duster/escort/estate/les socles révolutionnaires/skylark/sun city/toblerones/trésor public

À l'évocation de l'artiste suisse Olivier Mosset, plusieurs images se superposent : le vent de l'Arizona faisant voler chevelure et barbe d'un motocycliste, les quatre initiales BMPT, des monochromes ou encore des variations de matières pour *toblerones* de guerre. Mosset, né en 1944 à Berne, a étudié à Lausanne avant de devenir l'assistant de Jean Tinguely et Daniel Spoerri. Paris sera son port d'attache entre 1965 et 1977, une ville qui devient l'écrin du groupe BMPT que l'artiste constitue avec Buren, Parmentier et Toroni. La mission du quatuor ? Questionner radicalement l'institution et les pratiques artistiques. De ce coup de pied dans la fourmière du formalisme ambiant, émerge le fameux « *degré zéro* » de la peinture qui clame la désacralisation de la personnalité artistique. À la fin des années 70, Mosset vit à New York, puis, plus tard, pose ses bagages à Tucson en Arizona. L'artiste développe son œuvre à travers l'abstraction géométrique, le monochrome ou la post-abstraction en poursuivant sa réflexion sur les enjeux de la peinture aujourd'hui. Mosset est également un collectionneur avisé, facette de sa personnalité que l'on a pu découvrir récemment au Magasin de Grenoble grâce à « *Portrait de l'artiste en motocycliste* », une exposition reprise par le Musée des Beaux-arts de La Chaux-de-Fonds. Si l'exposition du MAC Lyon présente plusieurs aspects de son travail évoqués précédemment, elle est l'occasion pour Mosset d'oser une proposition radicale : reconstruire à l'identique l'exposition qu'il a réalisée en 1987 pour le même musée. Comment l'identique peut-il être semblable dans la durée ? Le moment existe-t-il ? N'est-il pas en permanence dissout dans l'actualité de l'histoire ? Autant de questions cruciales qui sont posées par cette exposition, dont le titre constitue en lui-même un défi : le nom de l'artiste disparaît au profit de ses œuvres. Florence Grivel

Lyon, MAC, du 11 septembre au 31 décembre

— www.mac-lyon.com



© Denis Savary

DENIS SAVARY
Carrousel

Les travaux du Vaudois Denis Savary – qui vit et travaille à Lausanne et à Paris – sont quasiment impossibles à décrire fidèlement. Certains, notamment ses vidéos, n'offrent apparemment pas grand-chose à voir ou à raconter : un plan fixe sur un paysage ou un personnage faussement immobile dont on découvre progressivement toute la subtilité. D'autres, au contraire, multiplient les références et les interférences, intégrant par exemple les œuvres d'autres d'artistes. Ces installations

polyphoniques, où le son joue un rôle particulièrement important, renvoient d'une chanson à l'histoire du cinéma et revisitent les lieux ou les objets quotidiens par la bande tout en se jouant de nos incertitudes et de nos frustrations. Après plusieurs expositions en Suisse cette année, ce jeune artiste sera présent fin novembre à La Ferme du Buisson, à Marne-la-Vallée. Prenant en considération l'architecture particulière de ce Centre d'art contemporain (ses escaliers, ses sous-sols, ses greniers) et la notion de déambulation, il envisage d'y créer une installation globale à lire comme un roman, un poème ou une histoire. Mais une fois encore, comme toujours, le travail de Denis Savary sera impossible à décrire ou à raconter. Il faudra le voir, absolument. Mireille Descombes

Marne-la-Vallée, La Ferme du Buisson, du 21 novembre au 13 février 2011

— www.lafermedubuisson.com



© Christian Gonzenbach

CHRISTIAN GONZENBACH
Exposition personnelle

Comme il le dit lui-même, Christian Gonzenbach « *crée des images, des objets et des mondes* ». Bottes pour autruche, poulets qui se défont de leur habit de plumes, vidéo mettant en scène des animaux empaillés. Entre loufoque et poésie, les créations de l'artiste genevois nous plongent dans un univers décalé et plein de drôlerie, où la banalité bascule dans l'anormalité et l'étrange : « *Mes travaux sont très divers,*

mais traitent tous de sujets liés aux questionnements du quotidien, à la définition de la vie, au passage de l'animal à l'objet par ce stade transitoire que sont les aliments. Je cherche à mélanger les sources, les iconographies pour créer des liens là où il ne devrait pas y en avoir, avec toujours certains ingrédients essentiels : humour et gravité, fascination et dérision, familier et extraordinaire. » Après le crâne de mortadelle vu au Musée Maillol à Paris pour l'exposition « *Vanités* », la galerie Magda Danysz présente *Homo ab ovo*, un crâne composé de coquilles d'œufs. Car si la vanité suggère que l'existence terrestre est vaine, et la vie humaine précaire, Christian Gonzenbach en rappelle également la fragilité par l'utilisation d'un tel matériau. Sylvie Tanette

Paris, galerie Magda Danysz, jusqu'au 25 septembre

— www.magda-gallery.com



© Alexandre Joly

VÉRONIQUE ELLENA
ALEXANDRE JOLY
Natures mortes

La nature morte désigne un sujet constitué d'objets inanimés ou d'animaux morts, puis, par métonymie, une œuvre peinte ou une photographie. Autour de ce concept, le Musée des Beaux-Arts et le Musée d'Art moderne de Troyes ont convié deux artistes, Véronique Ellena et Alexandre Joly, à exposer ensemble. Plus précisément, à instaurer un dialogue entre, d'une part, un choix d'œuvres de la collection des deux musées, et d'autre part,

des pièces contemporaines réalisées par la photographe et le plasticien. Dans la même ville, Passages, le Centre d'art contemporain, reçoit une exposition de ces deux artistes. Les animaux transfigurés d'Alexandre Joly sont donc venus se glisser autour des photographies de Véronique Ellena. Alexandre Joly, qui vit et travaille à Genève, revisite le genre de la nature morte depuis plusieurs années, par ses interventions fantasmagoriques et morbides : canards volants qui rejettent une fumée de coton ou hermine morte qui serre dans ses pattes un faux diamant. Mais le travail d'Alexandre Joly ne se limite pas à des pièces pleines d'humour noir. Ses installations visuelles et sonores puisent dans nos pulsions de mort, nos angoisses intimes, nos pires cauchemars, pour créer un univers onirique en constante évolution et profondément original. ST

Troyes, Passages, du 17 septembre au 5 novembre

— www.alexandrejoly.net



© Museum für Gestaltung

GOOD DESIGN, GOOD BUSINESS – Swiss Graphic Design and Advertising by Geigy 1940-1970

On se souvient des emballages de médicaments bicolores et des fourmis stylisées qui dévalaient la boîte d'insecticide. Ces trouvailles graphiques, qui ont forgé l'identité visuelle du laboratoire chimique et pharmaceutique Geigy, sont à voir à Paris, au Lieu du design, dans une exposition concoctée avec le Museum für Gestaltung de Zurich. À travers près de 300 objets tels que affiches, plaquettes publicitaires, journaux, l'événement permettra

de découvrir une communication d'entreprise particulièrement dynamique. Ancêtre de l'actuelle Novartis, Geigy s'est implantée à Bâle dès le XIX^e siècle. Au départ spécialisée dans la teinture, la société s'est lancée, dès les années 30, sur le marché des insecticides puis dans la recherche pharmaceutique, et elle a très tôt fait figure de référence dans le monde de la pub helvétique. Au tournant des années 60, près de 150 personnes étaient employées pour dessiner et composer le conditionnement des produits, les campagnes de presse et d'affichage. Grâce à une expression formelle novatrice, Geigy, qui travaillait en collaboration avec l'école de graphisme de Bâle, est devenue dans ces années-là une pépinière de talents et a compté de grandes signatures comme celles de Gottfried Honegger, Nelly Rudin, Max Schmid et tant d'autres. ST

Paris, Le Lieu du design, du 8 octobre au 8 janvier 2011

— www.lelieududesign.com

Something Wilde

d'après *Salomé* de Oscar Wilde
mise en scène Anne Bisang
au Théâtre Artistique Athévains, Paris :
19 oct. – 14 nov. 2010

Katharina

de Jérôme Richer, inspiré de
L'Honneur perdu de Katharina Blum
de Heinrich Böll

mise en scène Anne Bisang
à la Comédie de Genève :
25 janv. – 13 fév. 2011
au Théâtre de Vevey :
22 fév. 2011

Comédie de Genève – Centre dramatique

Direction Anne Bisang

Boulevard des Philosophes 6 – 1205 Genève

Informations, réservations : 022 320 50 01 / www.comedie.ch

Du 2
au 7
novembre
2010



© Marco Del Curto

Miousik papillon

de
Pierre
Etaix

Vidy-L

Renseignements et location :
021 619 45 45 / www.vidy.ch

LiveInYourHead
Curatorial
Institute
Head – Genève
Automne / Hiver
2010 – 2011

LiveInYourHead
Rue du Beulet 4
1203 Genève

www.hesge.ch/head

OCTOBRE 2010

Image Junky

Leila Amacker, Emmanuelle Antille, Estelle Balet, Jérémie Baud, Francis Baudevin, Valentin Carron, Marylaure Décurnex, Sylvie Fleury, Jérémie Gindre, Nelly Haliti, Pablo Hurtado, François Kohler, Beat Lippert, Jelena Martinovic, Damián Navarro, Denis Savary, Bruno Serralongue.

Un projet de Didier Rittener et Benjamin Stroun avec Christoph Gossweiler et le Freistilmuseum.

NOVEMBRE 2010

Dexter Sinister

A Model of the Serving Library

DÉCEMBRE 2010

Darcy Lange

Work Studies in Schools

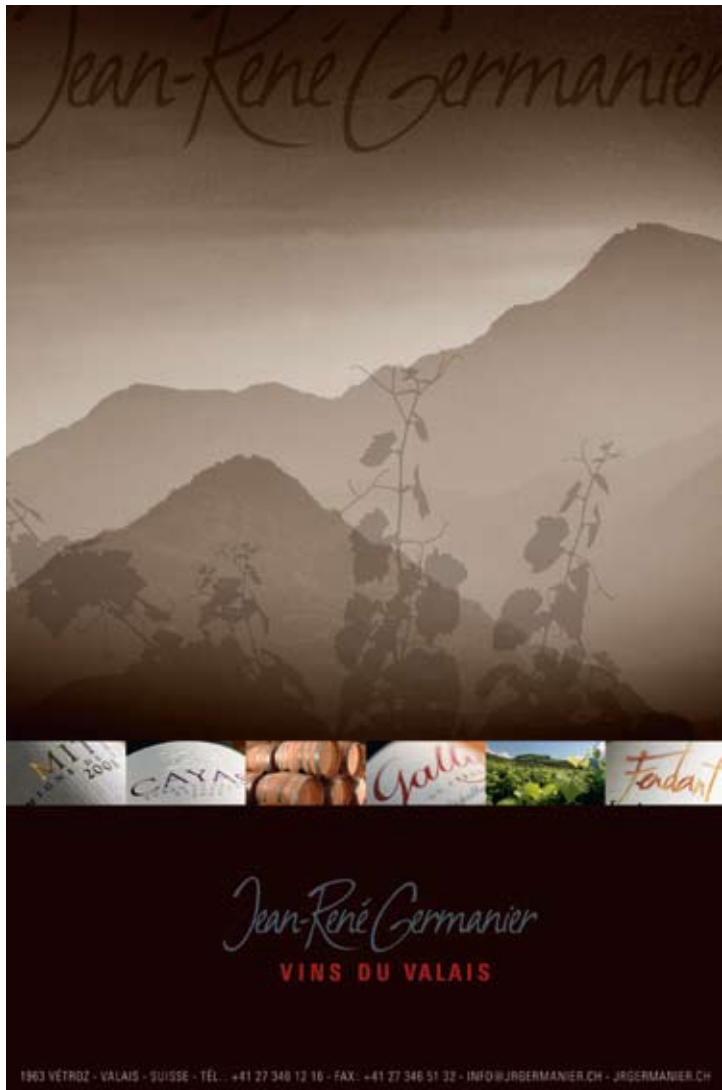
JANVIER 2011

Une polyphonie chorégraphiée (première partie) – une exposition à être lue
Un projet de Mathieu Copeland

Et aussi : rencontres, concerts, projections...

— HEAD
HAUTE ÉCOLE D'ART ET
DE DESIGN GENEVE
GENEVA UNIVERSITY
OF ART AND DESIGN

Hes SO² / www.hes-so.ch



1963 VÉTROZ - VALAIS - SUISSE - TÉL. : +41 27 348 12 16 - FAX : +41 27 348 51 32 - INFO@JRGERMANIER.CH - JRGERMANIER.CH

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes / Concerts



© David Balzer / Zenit

LES CHAISES

Eugène Ionesco/Luc Bondy

Un couple âgé vit isolé sur une île. Le vieil homme pense détenir un message universel qu'il veut révéler à l'humanité. Il a donc invité d'éminentes personnalités à venir l'écouter. Un orateur professionnel aura la charge de traduire sa pensée. Un à un, les invités, invisibles, arrivent tels des fantômes. Ils prennent place sur des chaises qui envahissent peu à peu l'espace. Bientôt, la maison en est totalement encombrée, et le vieux couple irrémédiablement séparé par cette mer de chaises. On s'aperçoit alors que l'orateur est sourd-muet. Comme souvent chez Ionesco, la pièce oscille entre comique, absurde et tragique. *Les Chaises*, troisième pièce écrite par le dramaturge d'origine roumaine, a été jouée pour la première fois à Paris en 1952. On y retrouve ce mécanisme de prolifération obsessionnelle cher au théâtre de Ionesco. Submergés par ce flot de chaises vides, les personnages sont emportés dans un drame qui symbolise l'impuissance de l'Homme à communiquer. Le metteur en scène Luc Bondy, né à Zurich en 1948 et aujourd'hui directeur des Wiener Festwochen, a été très jeune l'assistant de Ionesco et a déjà monté *Les Chaises*, en 1972. Lors d'une interview parue dans *Le Monde* en 2009, il a dit : « *L'enfermer dans cette case de théâtre de l'absurde ne lui a pas rendu service. Il n'y a rien en commun entre Beckett, Adamov et Ionesco. Mais son théâtre est d'une invention aussi importante que celui de Beckett. Il y a une dimension onirique, une façon d'utiliser la logique pour la décomposer, qui sont uniques.* » Luc Bondy a choisi de confier les rôles des deux vieillards à Micha Lescot et à la comédienne suisse Dominique Reymond, tous deux bien plus jeunes que leurs personnages, introduisant ainsi une sorte de distance poétique. Créée cet automne au Théâtre des Amandiers de Nanterre, en coproduction avec Vidy, la pièce sera montrée à Lausanne en novembre. ST

Nanterre, Théâtre Nanterre-Amandiers, du 29 septembre au 23 octobre

■ www.nanterre-amandiers.com



© Pierre Nydegger

1973

Massimo Furlan

Massimo Furlan a décidé d'être, à lui tout seul, tous les interprètes du concours de l'Eurovision 1973. C'est un défi presque impossible, et à l'impossible nul n'est tenu à moins d'accepter le ridicule. Actuellement en résidence à la Cité internationale, Massimo Furlan a créé 1973 au Festival d'Avignon cet été. De nouveau, l'artiste lausannois travaille sur la mémoire collective et la culture populaire. Dans *Numéro 10*, il avait rejoué seul et sans ballon, sur la pelouse

du Parc des princes, la demi-finale du Mondial de foot de 1982. Dans 1973, il rejoue donc le concours de l'Eurovision : « *Je me souviens de cette soirée d'avril 73. Nous étions Italiens nés en Suisse, notre cœur battait pour le concurrent italien. Pourtant, ce soir-là, la prestation du concurrent suisse me stupéfia. Un jeune homme souriant, blond, grand, aux cheveux longs, chantait. Il ne ressemblait pas aux gens que je croisais. Il semblait heureux.* » Le travail de Massimo Furlan, en apparence ludique voire loufoque, est teinté de mélancolie et chargé de sens. Avec 1973, l'artiste interroge le fonctionnement de la télévision : pourquoi les shows tournent-ils toujours autour de la désignation d'un supposé meilleur ? Pourquoi devrait-on toujours désigner des champions ? ST

Paris, Théâtre de la Cité internationale, du 2 au 7 décembre

■ www.theatredelacite.com



© Nicolas Lieber

SOMETHING WILDE (d'après *Salomé* d'Oscar Wilde) Anne Bisang

Écrite en français pour Sarah Bernhardt en 1891, *Salomé*, drame symboliste inspiré de Maeterlink, est la plus originale des œuvres de l'auteur de *L'Importance d'être constant* et du *Portait de Dorian Gray*. Personnage mineur des Écritures, Salomé est celle qui se fit apporter la tête de Jean-Baptiste sur un plateau d'argent. Le XIX^e siècle en fit un mythe littéraire, celui de la femme fatale et dangereuse. Oscar Wilde a su à la fois s'éloigner des sources

bibliques et de l'image traditionnelle de Salomé. Son héroïne est un personnage complexe, porteur de questionnements philosophiques, une figure de la liberté et de la transgression. La metteure en scène Anne Bisang avait créé une première fois *Salomé* en 2008, mais le spectacle montré aujourd'hui, avec entre autres les comédiens suisses Vanessa Larré et Juan Bilbeny, est complètement repensé. La directrice de la Comédie de Genève avoue s'intéresser à ce personnage de Salomé, et surtout à ce qu'en a fait Wilde, depuis longtemps : « *La Salomé de Wilde tord le cou à l'image caricaturale de la femme fatale pour en finir avec elle. Ici, Salomé est son propre sujet, indomptable et sans concession, pierre d'achoppement contre laquelle bute le pouvoir réduit à l'exercice d'une vaine répression.* » ST

Paris, Théâtre Artistic Athévains, du 18 octobre au 14 novembre

■ www.artistic-athevains.com



Noëlle Revaz © Héli Galliard

RENCONTRES LITTÉRAIRES SUISSES ET AUTRICHIENNES

Après l'Irlande et le Pays de Galles, le Danemark, la Norvège et l'Islande, après les Pays-Bas et la Flandre, la Suède, la Finlande et le Groenland, l'association Impressions d'Europe invite à Nantes, pour ses 6^{es} Rencontres littéraires européennes, les littératures de Suisse et d'Autriche. Pour l'occasion neuf romanciers suisses, Jean-Luc Benoziglio, Jean-Jacques Busino, Pascale Kramer, Catherine Lovey, Paul Nizon, Noëlle Revaz, Alain-Claude Sulzer,

Urs Widmer et Matthias Zschokke, ainsi qu'un auteur de bandes-dessinées, Pierre-Alain Bertola, feront le déplacement jusqu'à Nantes. En parallèle aux présentations qui leur sont consacrées, et qui évoqueront leur rapport à l'écriture autant que leur rapport à la Suisse, des tables rondes autour de grandes figures littéraires (Thomas Bernhard ou Sigmund Freud) sont également organisées. Le public peut en outre assister à trois représentations de *Le Voyage d'Alice en Suisse – Scènes de la vie de l'euthanasiste Gustav Stram*, pièce inédite de Lukas Bärfuss. Enfin, une exposition est conçue autour du travail du graphiste et photographe Claude Baechtold, l'un des fondateurs des Éditions Riverboom. ST

Nantes, Lieu unique, du 4 au 7 novembre

■ www.impressionsdeurope.com



© Brigitte Lustenberger

FILEWILE

Une poignée de chansons qui font sensation (« *On the Run* », « *Codeine* », « *Number One Kid* », « *Communication* » avec Nicolette de Massive Attack en invitée de luxe) et se muent en cadavres exquies de l'amicale électro. Une vocaliste attirée depuis trois ans en la personne de Joy Frempont alias Oy, qui stupéfie littéralement par ses pirouettes et l'étendue de ses registres vocaux ; deux dj's sur ordinateur de poche dont le conte de fées a démarré un été 2003 en marge du Festival Sonar

de Barcelone ; une stratégie musicale inédite à coups de téléchargements gratuits et d'imagerie innovante (clips exquis, t-shirts, produits dérivés originaux). L'histoire des Bernois de Filewile, groupe fondé par Andreas Ryser et Daniel Jakob, étonne et détonne dans le paysage lissé de l'Helvétie pop. En deux albums et quelques maxis de panachages électro (dub, pop, rock, soul, reggae, spacefunk) ainsi que plusieurs musiques de film, le binôme s'est au final façoné une identité forte de groupe, au sein duquel les esthétiques aiment surtout à se télescoper. Le répertoire, tour à tour atmosphérique et organique, souvent sensuel, soigne aussi particulièrement ses visuels en scène. Un bassiste y apporte un supplément d'âme non négligeable. Olivier Horner

Paris, Trabendo, le 26 novembre

■ www.filewile.com

L'actualité éditoriale suisse / Littérature



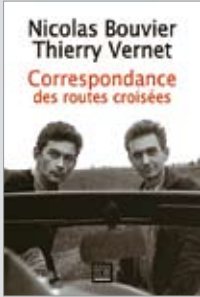
FANTÔMES

Jérôme Meizoz & Zivo

Un homme revient dans son village natal, croise tous les personnages qui ont peuplé son enfance, qu'il croyait morts. Un narrateur se souvient des repas familiaux, d'une dispute entre un père et son fils. Fragments, réminiscences et rêveries, la prose de Jérôme Meizoz se mêle ici aux aquarelles du peintre Zivo, dans un ouvrage né de dix ans d'amitié. Leur désir n'était pas de plaquer des illustrations sur un texte existant, mais d'élaborer une œuvre en commun. Chaque semaine, Jérôme Meizoz s'est rendu dans l'atelier de Zivo. Le texte est né au rythme des aquarelles. Cette confrontation de deux univers d'artistes pareillement marqués par l'absence est une réussite. Jérôme Meizoz confie que l'expérience lui a beaucoup apporté : « *Zivo rend visible ce qui constitue mes textes. Et, en cours d'écriture, je tenais compte de ce que je ressentais face à ses dessins. Ces personnages presque effacés... Il m'a donné de nouvelles images.* » Comme toujours, Jérôme Meizoz travaille à partir d'un matériau autobiographique, mais s'en est plus éloigné que d'habitude, privilégiant l'ellipse et la suggestion. *Fantômes* est un travail sur ce qui nous hante. Ces scènes quotidiennes où les non-dits, les souffrances affluent, sont d'une poésie délicatesse. Surtout, on retrouve, comme dans *Morts ou vif* ou *Père et passe*, le souci de l'écrivain valaisan de faire exister ceux qui d'habitude ne sont pas entendus, petites gens à qui il donne une existence littéraire. Son travail sur les fantômes, sa lutte contre le temps et l'oubli, prend une vraie profondeur. Ce n'est pas la première fois que Zivo collabore, depuis son atelier lausannois, avec des écrivains, puisqu'il avait déjà travaillé avec Philippe Dubath et Ulrike Blatter. Ici, sa complicité avec Jérôme Meizoz est palpable, et ses aquarelles, silhouettes tout juste suggérées, éclairent le texte. ST

Éditions d'En bas

■ www.enbas.ch



LA CORRESPONDANCE

1945-1964

Nicolas Bouvier – Thierry Vernet

Au départ, une amitié solaire entre deux adolescents genevois de bonnes familles. Leurs chemins seront longtemps parallèles : Thierry Vernet dessine, ligne rugueuse mais rêveuse ; Nicolas Bouvier taille des phrases de drôlerie érudite et de grâce philosophique, et forme son œil aussi. Tous deux ont inlassablement peaufiné leur art. On le saisit

d'autant mieux qu'on accède désormais à une matière plus brute, grâce à la publication de la correspondance entre « Nick » et Thierry. Les 466 lettres vont de 1945, lorsque les projets scintillent, à 1964, année où paraît – enfin ! – *L'Usage du monde*. Ce livre-là, cette bible, scelle pour toujours les deux noms. Durant ces années, des silences, des kilomètres, mais pas d'ombre entre eux. « *Nous sommes de bizarres chiens qui allons lécher nos blessures sous les meubles* », dit le peintre. Bouvier, en Asie, a le foie rongé. À Ceylan sa cervelle s'entortille. « *La folie, elle existe mais ce n'est pas une raison pour coucher avec* », décide-t-il. Ils trouvaient « *bonnard* » d'avaler la poussière d'Iran, de collecter des chants serbes. Ils ont beau se traiter de vieille grolle et de sapin, Nicolas Bouvier taille des phrases de drôlerie érudite et de grâce philosophique, et forme son œil aussi. Tous deux ont inlassablement peaufiné leur art. On le saisit



LA TOUX

Walter Vogt

Comment la vie d'un homme peut-elle basculer suite à l'apparition d'une toux bénigne ? Enfin, peut-être pas si bénigne que cela puisqu'elle résiste à tous les traitements et plonge son pauvre porteur dans le dédale proprement kafkaïen des hôpitaux. De thérapies absurdes conseillées par un psychiatre allumé, en erreurs

de diagnostic imposées par l'orgueil dévastateur du professeur en chef Wüthrich, *La Toux*, nouvelle éponyme du recueil signé Walter Vogt, est un bijou d'humour grinçant. On est plongé dans un univers grotesque, qui fait froid dans le dos autant qu'il déchaîne des quintes non pas de toux mais de fous rires. Son auteur sait de quoi il parle, puisqu'il était radiologue lorsqu'il a publié en 1965 *La Toux*, son premier recueil de nouvelles. À la suite de quoi il bifurque professionnellement pour devenir psychiatre dans la banlieue bernoise jusqu'à sa mort en 1988, tout en continuant à écrire en reprenant la figure devenue célèbre du professeur Wüthrich. Façon d'explorer les méandres humains sur deux fronts. Sandrine Fabbri

Traduction de l'allemand

par François Conod.

Éditions Bernard Campiche



LEA

Pascal Mercier

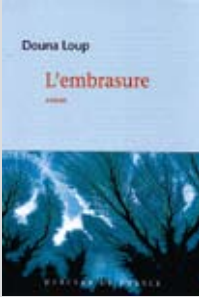
« *Ce livre traite d'une expérience difficile à avouer : même les êtres qui nous sont très proches peuvent nous devenir étrangers* », écrit Pascal Mercier dans sa postface. Le projet est beau, le résultat trop démonstratif. Un chirurgien déchu rencontre en Provence un bio cybernéticien en rupture professionnelle. Tous deux bernois, ils décident de faire le voyage du retour ensemble. Le bio

cybernéticien, dont le métier est pourtant de comprendre les processus de communication entre les êtres vivants, raconte au chirurgien qui, lui, ne peut plus sauver ses pairs, comment il a perdu toute influence sur sa fille et est devenu totalement impuissant face à une tragédie annoncée. L'art, via le violon, permet à Léa de sortir de la dépression dans laquelle elle est plongée depuis la mort de sa mère. Mais si la musique lui offre une ascension fulgurante, elle provoquera aussi son effondrement psychique. Déjà dans *L'Accordeur de pianos* (2008), Pascal Mercier mettait en relation ambition artistique et tragédie humaine, mais de façon plus complexe. Avec *Léa*, la tragédie est trop peu crédible pour devenir émouvante. On est loin de la fascination opérée par *Train de nuit pour Lisbonne*. SF

Traduction de l'allemand

de Carole Nasser, revue par l'auteur.

Maren Sell Éditeurs



L'EMBRASURE

Douna Loup

C'est l'histoire d'une rencontre entre deux écorchés. Il organise sa vie, seul, entre l'usine où il travaille et la forêt où il va chasser le dimanche. La forêt est sa passion, le seul endroit où il soit bien, mais il n'a pas toujours les mots pour décrire les sensations, qui le submergent lorsqu'il parcourt les sous-bois. Elle arrive de nulle part et porte une arme sur elle. Ils partagent une nuit, et peu à peu

s'apprivoisent. Tous deux sont jeunes et beaux, mais ne le savent pas vraiment. Ils vont devoir, pour accéder à la plénitude, affronter leurs passés, faire taire leurs angoisses, apprendre à avoir besoin l'un de l'autre. Même s'il compte quelques maladresses excusables dans un premier roman, le texte de Douna Loup est plutôt réussi. L'auteur, qui vit à Genève, a su créer des personnages tout en violence et blessures cachées. Elle nous entraîne à leur suite dans une quête quasi philosophique. L'évocation subtile du passé des deux jeunes gens, dont on ne saura pas tout, laisse deviner d'immenses souffrances, qu'ils devront apprendre à surmonter. La découverte d'un cadavre dans la forêt, la lecture obsédante de carnets trouvés sur lui, le départ vers une ville inconnue, constituent les étapes d'une sorte de parcours initiatique. ST

Mercure de France

L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Arts



ARTISTES À GENÈVE

DE 1400 À NOS JOURS

Sous la direction de Karine Tissot

Genève serait-elle une terre fertile pour les arts visuels ? C'est ce que cherchent à prouver les auteurs de cette somme monumentale, de près de 750 pages, qui se sont lancés comme défi de couvrir six siècles de production artistique. Dans sa préface, Karine Tissot, historienne d'art qui a dirigé cette publication, prévient que rassembler six cents ans en un seul volume supposait qu'on sélectionne les noms, mais que l'objectif, plutôt qu'encyclopédique, était d'« *exposer des univers artistiques singuliers pour porter à la connaissance du public l'étendue des pratiques de l'art à Genève* ». Après une première partie, composée d'articles qui se concentrent sur des thématiques et des époques précises – comme *La scène artistique genevoise durant l'entre-deux-guerres, un miroir du repli romand* de Stéphanie Pallini Strohm – le livre présente 350 artistes, chacun ayant droit à sa double page, avec un court texte et la reproduction de deux ou trois œuvres. On peut s'interroger sur la pertinence du choix des auteurs, qui ont classé les artistes selon un ordre alphabétique, perturbant ainsi le panorama historique qu'aurait pu représenter cet ouvrage s'ils avaient opté pour un classement chronologique. Mais le résultat frappe par quelques télescopages et confrontations saisissantes. Ainsi John Armleder côtoie Jean de l'Arpe, devenu citoyen de Genève en 1449. « *Artistes à Genève expose en définitive une mixité d'œuvres et d'artistes de toutes provenances (Chili, Danemark, France, Hongrie, Suisse alémanique, etc.) qui en dit long sur le carrefour qu'est cette ville*, remarque Karine Tissot. *Le terme de « mixité » pourrait à bon escient également s'utiliser pour dresser le constat manifeste d'une pluralité de styles et de techniques possibles en art plastique ou pour décrire le croisement des regards réunis ici.* » ST Éditions Notari / L'APAGE



LE DERNIER MOT

Gisèle Fournier

« *Je suis le poison qui court dans ses veines* », écrit la mère à propos de sa fille. Ce que nous lisons est une lettre-testament adressée à son mari, lui-même décédé. Suicide, assassinat ? Rien n'est clair dans ce réquisitoire. On sent la femme au bord de la folie, cernée de menaces, livrée à l'alcool, aux médicaments. Elle se sent traquée, observée. Une tache rouge

l'obsède. Une fente au plafond symbolise ses angoisses. D'elle-même, elle parle souvent comme d'une étrangère. Son délire s'interrompt sur un mot inachevé : « *Aussi je vais fag.* » Que voulait-elle dire ? Tel Robert Walser, elle est morte dans la neige. À son tour, sa fille s'interroge vainement devant les incohérences de ce cri de douleur et de haine. Dans une réponse venue trop tard, elle reconstitue l'image de son père, accusé par la mère de crimes et de violences, récrit à sa manière l'enfer familial pour s'en libérer. Depuis *Non-Dits* (Minuit, 2000), Gisèle Fournier, qui vit à Genève, explore les limites de la raison, les égarements que génèrent la solitude, le silence et l'incompréhension. Comme dans ses romans et recueils de nouvelles précédents, elle opère ici, avec une précision impressionnante, l'autopsie d'une paranoïa qui a empoisonné trois vies. **Isabelle Rüf** **Mercurie de France**



LE PAYS DES MAISONS LONGUES

Luca Merlini

Livre d'art, de bandes dessinées, de philosophie, d'architecture, l'ouvrage de Luca Merlini semble, au premier abord, être tout cela à la fois. Dans son introduction, l'auteur explique : « *C'est une collection de murs, de limites et de frontières avec, pour conséquence, le fait d'être aussi une collection, voire un mode d'emploi, de quelques*

franchissements, passages et trajectoires. Trajectoires du corps, du regard, de la pensée. » Projets, constructions mentales, réflexions, fables urbaines, ce livre, dont le philosophe Paul Virilio signe la préface, est porteur d'une douce poésie. Divisé en chapitres aux titres énigmatiques – tel *Géographie de la disparition, un polarchitectural* – il se lit comme une interrogation constante sur la notion du vivre-ensemble, de frontière, sur les enjeux qui entourent l'architecture, et plus généralement la construction aujourd'hui, sur ce que pourra être une ville demain. Architecte et théoricien de l'architecture, Luca Merlini est né à Mendrisio en 1952. Il est diplômé de l'École polytechnique fédérale de Zurich et enseigne à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais. En 1997, il a fondé avec Emmanuel Ventura le bureau d'architecture *Merlini et Ventura architectes*. ST Éditions Metis Presses



NOUVELLE CABANE DU MONT ROSE CAS. Un bâtiment en autarcie au cœur du massif alpin

À l'instar de l'une des grandes attractions de l'Exposition universelle de Shanghai (le télesieège parcourant le pavillon suisse) certaines icônes du paysage helvétique font aujourd'hui l'objet d'une réinterprétation. Dans le cadre de son 150^e anniversaire, célébré en 2005, l'École polytechnique fédérale de Zurich s'est intéressée

à ce que pourrait être une cabane d'altitude pensée selon les dernières recherches en matière d'architecture, de construction et de développement durable. Après plusieurs semestres de conception sous la direction du professeur Andrea Deplazes, en collaboration avec le Club Alpin Suisse (CAS) et différents experts, la cabane du Mont Rose a été réalisée à 2883 m d'altitude, entre 2008 et 2009. Reconnu pour la tenue de ses publications, l'Institut d'histoire et de théorie de l'architecture de l'École polytechnique fédérale de Zurich consacre une monographie à ce bâtiment formellement audacieux. Ses innovations technologiques lui permettent, d'accueillir 120 personnes tout en couvrant 90 % de ses besoins énergétiques grâce à l'énergie solaire (le gaz utilisé en cuisine constituant les 10 % restants). **Matthieu Jaccard** **Éditions ETH Zurich**



VICEVERSA LITTÉRATURE 4

La revue *Viceversa littérature*, qui traite de la création littéraire en Suisse, sort son quatrième numéro et inaugure pour l'occasion une nouvelle formule. Au sommaire, Fleur Jaeggy, Mikhaïl Chichine, mais aussi Jacques Chessex et Anne-Lise Grobéty. Dans ce quatrième opus, les analyses signées de critiques littéraires et d'universitaires sont

judicieusement accompagnées de textes inédits des romanciers étudiés. On a aussi l'émotion de découvrir un fac-similé d'un manuscrit de Chessex. En outre, les auteurs de la revue ont cherché l'innovation à travers une approche originale et ludique : dans leur dossier consacré à Martin Suter, ils ont demandé à trois écrivains, spécialistes de polar, de rédiger une fiction pour parler de l'auteur de *Small World*. On peut ainsi lire *Le jour où j'ai tué Martin Suter*, de Joseph Incardona. Surtout, les auteurs de la revue ont mis au point une vraie trouvaille, « *Écouter-Lire* ». Soit les textes inédits publiés par la revue, lus par leurs auteurs en langue originale, à télécharger sur www.culturactif.ch/viceversa. La revue, qui cherche à stimuler l'intérêt pour les littératures suisses par-delà les frontières linguistiques, existe en trois langues, et en trois éditions distinctes. ST Éditions D'En bas

L'actualité éditoriale suisse / Arts

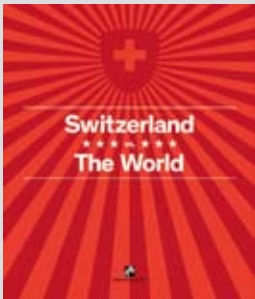


BLINDHÆDIR – EAST ICELAND

Silvia Bächli, Eric Hattan

Tous les couples d'artistes ne travaillent pas en duo. Les Bâlois Silvia Bächli et Eric Hattan ont ainsi chacun leur pratique. Entre figure et geste, Silvia explore depuis plus de vingt-cinq ans les subtilités du dessin. Dans ses vidéos et installations, Eric aime partir du banal pour nous inviter à le relire autrement. Infiniment complices, ces deux plasticiens se complètent, dialoguent et souvent s'épaulent en coulisses. Il leur arrive toutefois de mêler leurs regards comme dans ces photographies ramenées d'Islande. Un livre d'artistes original et singulier dans sa blancheur envoûtante et silencieuse, un ouvrage tout en longueur et presque sans texte, publié par les Éditions attitudes et Lars Müller Publishers. Entre mars et juin 2008, Silvia Bächli et Eric Hattan ont passé quatre mois à Seyðisfjörður, à l'est de l'Islande. Cette année-là, l'hiver avait été l'un des plus rigoureux que l'on ait connu depuis près de cinquante ans. « *En y repensant, c'était impressionnant d'avoir eu autant de neige pendant plus de la moitié de notre séjour* », écrivent les deux artistes. Au fil de leurs promenades et de leurs explorations, ils ont photographié la région, ses immensités délavées par la lumière rasante, ses étendues vierges ou ravinées de noir, la glace et le givre, leurs dessins, leurs structures. La neige et sa monumentalité blanche font bien sûr écho à la feuille de papier chère à Silvia Bächli. Dans ces photographies, on peut aussi retrouver le goût d'Eric Hattan pour les objets déclassés, les signaux incongrus, les bâtiments déglingués, l'étrangeté poétique du très quotidien. À leur retour, il leur a fallu trier, choisir, réorganiser cette matière abondante et profuse. Un long travail, parfois douloureux, dont ils nous offrent aujourd'hui le très beau résultat. MD

Éditions attitudes / Lars Müller Publishers

SWITZERLAND VS. THE WORLD
Claude Baechtold,
Serge Michel, Paolo Woods

« *Un match visuel sensationnel entre la Confédération helvétique et le reste du monde.* » Ainsi est présenté, en quatrième de couverture, ce livre écrit et publié par le journaliste Serge Michel et les photographes Claude Baechtold et Paolo Woods. Ces derniers ont allègrement mêlé leurs photos – et celles de Gabriele Galimberti, Edoardo Delille, Jean-Marie Michel et Nicolas Lieber – ramenées

de lointains périple à celles prises en Suisse, en les confrontant face à face. Toujours mis en page selon un même principe, une planche de neuf clichés sur un même thème précédée d'une « *best* », principe qui est aussi celui de la collection *Baechtold's best* chez le même éditeur, ce livre est une véritable curiosité, entre humour potache et aération salutaire. Ainsi ces anonymes qui circulent à motocyclette, en Chine ou en Suisse. Ainsi ces beaux barbus d'Afghanistan ou de Chûr : Hadji contre Gerhard, qui va gagner ? La lutte à la culotte contre le rodéo, les manteaux de fourrure contre les burkas, le livre multiplie les associations d'idées. Entre chaque série de photos, un petit texte drolatique commente les images, invente des dialogues entre les protagonistes, souligne des incongruités, creuse avec humour la réflexion et renvoie dos à dos clichés, lieux communs et particularismes. ST Éditions Riverboom

LIBRE DE DROITS
Didier Rittener

Didier Rittener s'arme de mine de plomb, s'empare de papier calque, et il égrène sa banque d'images. Les dessins rassemblés ici – plus de 300, réalisés au cours de ces dix dernières années – scandent le rythme des obsessions de l'artiste. Des motifs géométriques antiques, un paysage botticellien

sans Vénus surgissant de l'écume, les voix de la modernité grisées par le gras du crayon, assertions parfois légères, parfois tonitruantes comme ce « blanc dominant » dont l'écho semble se répercuter dans la salle renaissance de la page suivante. Mais attention, il ne s'agit pas d'une collection ou d'un cadavre exquis. Chaque élément emprunté se frotte à l'imaginaire de l'artiste. La citation est sans cesse trempée dans la force de l'interprétation. On nous avertit en fin de parcours : « *Le titre provient des anciens répertoires offrant des milliers de motifs et représentations libres de droits. Ré-utiliser des formes existantes est un langage.* » Le langage que crée Didier Rittener propose plutôt qu'il n'impose. Le lecteur tisse la narration qu'il désire. Libre de droits, évidemment... FGr Éditions attitudes

THE NIGHT OF LEAD
Ugo Rondinone

En marge de l'exposition du Kunsthau d'Aarau, un livre paraît sous forme d'une balade arrêtée au centre des obsessions d'Ugo Rondinone. Le copieux volume s'ouvre sur une série de portraits de portes en bois, massives et fermées, trempées dans un passé verrouillé à double tour. Pourtant, quelques pages plus tard, derrière les portes s'ouvrent des paysages amples réalisés

à l'encre de Chine, où se déposent des lisières de forêt feuillue, extraites de menues gravures de petits maîtres du XVII^e siècle, rejouées à échelle monumentale. Viennent ensuite ces sculptures, ces têtes de mastic terreux grimaçantes et lunaires. Figures tutélaires archaïques que Rabelais aurait secouées de son rire tonitruant, elles ont hanté le jardin des Tuileries durant le Festival d'Automne 2009. Gigantisme environnant et silencieux ressenti face au spectacle de ce paysage aux arbres décharnés blancs, pétrifiés, seuls survivants d'un déluge de lave auquel répondent, plus loin, des constellations de poussière d'étoiles. Au fil des pages s'impose une errance dans les angoisses profondes d'Ugo Rondinone. L'artiste plonge le regardeur dans sa « nuit de plomb », inspirée du livre éponyme de Hans Henny Jahnn, tout en restant magistral dans son abyssale maîtrise. FGr Éditions jrp | ringier



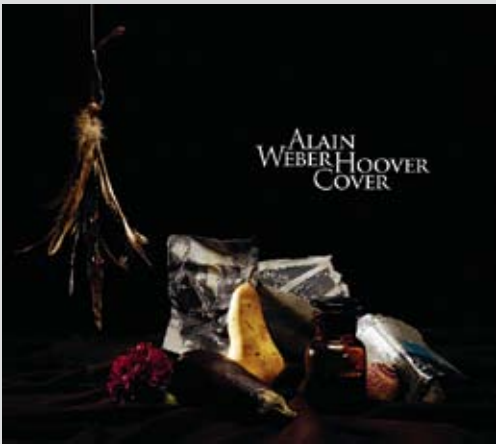
BASTOKALYPSE

M. S. Bastian / Isabelle L.

Danse des morts en forme de leporello, cet ouvrage déroutant reproduit une œuvre monumentale présentée, pour la première fois intégralement, en mai dernier au Festival Fumetto à Lucerne. Trente-deux tableaux en noir et blanc disposés sur une toile de lin y composaient un panorama dantesque de presque 52 mètres de long. Un point culminant dans l'art des Biennos M. S. Bastian et Isabelle L., l'aboutissement

de plus de dix ans de travail et la suite logique de leurs précédents travaux, *Bastianworld*, *Basti-Welt* ou *Bastopolis*. *Bastokalypse* est donc un drôle de livre qu'au premier abord l'on ne sait pas trop comment empoigner. Côté face, au fil d'une longue frise surpeuplée d'ectoplasmes terrorisés ou grimaçants, de machines en folie, de monstres et de squelettes, les deux artistes nous emmènent, sinon en enfer, du moins tout près. Côté pile, le journaliste et critique d'art Konrad Tobler évoque cette « *topographie de la terreur* » et l'inscrit plus largement dans l'histoire de l'art, notamment dans celle de la bande dessinée. Un essai sur l'apocalypse illustré par des œuvres de Jacques Callot, Francisco de Goya, James Ensor ou Jacques Tardi dont la présentation trilingue (allemand, anglais, français) ne facilite cependant pas toujours la lecture. MD **Verlag Scheidegger & Spiess**

L'actualité éditoriale suisse / Disques / DVD


HOOVER COVER
Alain Weber

Certaines mélodies sont capables de faire naître des séquences d’images, d’activer le cinématographe imaginaire propre à chaque auditeur. Il en va ainsi des treize titres aériens de l’album *Hoover Cover* du Lausannois Alain Weber. Des plages sonores qui évoquent un bord de mer léché par les vagues, la Maison Malaparte à Capri, Brigitte Bardot allongée sur un lit. À l’écoute du disque, ce sont les thèmes les plus envoûtants du septième art qui reviennent en tête. « *Je me suis beaucoup inspiré des compositeurs de musiques de films comme Georges Delerue, Michel Magne ou Michel Legrand* », explique le musicien. Des mélodies cinéphiles modulées de quelques notes de piano comme autant de gouttes de pluie. Ryuichi Sakamoto fait également partie de ses références. Une évidence avec « *Guitars & Fantasy* », un morceau qui rappelle le bien nommé « *Rain* » du compositeur japonais. Décomplexé mais respectueux du répertoire de ses idoles, Alain Weber dresse avec cet album son bilan. Celui d’un homme de 40 ans qui remonte le fil de sa propre création, redécouvrant les enregistrements du temps où il œuvrait au sein des groupes Dorian Gray, Safe Deposit ou Globulo : « *Comme l’intitulé Hoover Cover – littéralement aspirateur à reprises – le suggère, il s’agit d’un retour à des éléments anciens, comme un regard porté dans le rétroviseur sur mes créations de ces vingt dernières années. Quant à la référence électroménagère, elle évoque les premières œuvres de Jeff Koons, un artiste auquel je suis très sensible.* » Car Alain Weber ne saurait se suffire d’un seul domaine d’expression. Graphiste, musicien, dj (Alain Mixe) et fondateur des soirées rock TDN (pour Trafic de Nuit), il a développé au fil des ans le concept Abstract. Une sorte de *work in progress* qui consistait au départ en un bar, une émission de télévision et un magazine trimestriel, synthétisés aujourd’hui en un espace d’exposition lausannois dédié à l’art contemporain émergent, un autre champ au sein duquel Alain Weber aime partager ses choix. **Catherine Cochard**

Poor Records/Namskeio
 — www.poorrecords.com


PETIT ROBERT ET LE MYSTÈRE
DU FRIGIDAIRE
Brico Jardin

« *Prolonger le côté cinéma pour les oreilles.* » Tel est l’historique credo des Genevois de Brico Jardin qui, depuis dix-huit ans et cinq albums, naviguent à contre-courant dans le biotope de la chanson. Après les loufoqueries vocales de ses débuts, Brico Jardin a choisi au tournant du siècle de quitter les rivages de la comédie musicale à sketches pour investir ceux du cinéma (surtout fantastique), où l’atmosphère se fait plus sombre. Après l’album *L’Étrange Affaire de la jeune fille sans yeux*, en forme

de courts contes aux accents pop, rock, cabaret ou kitsch en technicolor et deux compilations, le quatuor a opté pour un livre-disque regroupant tous ses penchants dans un format d’édition en accordéon. Illustré par Fabian Negrin, *Petit Robert et le mystère du frigidaire* flirte avec un univers sonore enchanteur, entre pop-rock et BO fantasmagorique. Brico Jardin y cultive encore le rêve sur une trame narrant les découvertes stupéfiantes d’un petit garçon dans un immeuble par le truchement du conduit de cheminée. Les voisins figurent les héros drôlement décortiqués des chansons. La concierge prendrait des bains d’asperges, un druide et une sorcière cohabiteraient avec une femme-tronc et une femme-grenouille. « *Les derniers ragots de la cave ou grenier* » sont relatés sur ce mode ludique et inventif, fait de bric et de broc et de clins d’œil artistiques, que les Genevois chérissent. **OH**
Éditions Notari
 — www.bricojardin.ch


GIULIAS VERSCHWINDEN
Christophe Schaub

En route pour fêter ses 50 ans avec trois couples d’amis dans un restaurant chic, Giulia cherche son reflet dans la vitre embuée du tram et entend sa vieille voisine lui dire que l’âge rend invisible. Comme pour exorciser cette prophétie, elle fait du lèche-vitrine et se laisse charmer par un homme au verbe philosophique séducteur avec lequel elle décide de passer le début de la soirée. Parallèlement, ce film choral raconte l’histoire

de deux adolescentes qui volent une paire de baskets, celle d’une vieille dame qui se révolte à l’idée de fêter ses 80 ans dans sa maison de retraite. Tiré d’un scénario que l’écrivain zurichois Martin Suter avait écrit pour Daniel Schmid, mais que le cinéaste grison n’a pas eu le temps de réaliser avant sa mort, le film de Christoph Schaub traite, sur un mode léger, de sujets graves : le temps qui passe et la peur de vieillir. Longuement ovationné au Festival de Locarno, *La Disparition de Giulia* a remporté un énorme succès public, surtout en Suisse alémanique. Film de scénariste plus que film de cinéaste, il plaira surtout à qui est sensible aux dialogues ciselés, aux répliques savoureuses, aux aphorismes à découper. Ceux qui attendent d’un réalisateur qu’il fasse œuvre de cinéma resteront sur leur faim... **Serge Lachat**
 — artfilm.ch


DO THE GIPSY THING
Pierre Omer

Et soudain la discographie de Pierre Omer s’accéléra. Un album éponyme l’an dernier, et voici déjà ce *Do the Gipsy Thing*, aux accents pas vraiment gitans. Le territoire de Pierre Omer reste plus que jamais la ballade d’impénitents loosers aux refrains traînants. Pourtant, le batteur espagnol, Santiago Rapallo, amène sur quelques titres une énergie binaire plus frénétique. Mais l’ensemble sonne plus sombre que le précédént opus. La structure

de certains morceaux, comme *Wily Wolf*, surprend. Cela commence par une ritournelle à la Brassens, s’enfonce dans la mélancolie d’une comptine triste, avec une éclaircie digne de Nino Rota. Ce qui ne manque pas de fantaisie, et encore moins d’humour, puisque « *les cuisses de grenouilles* » sont invitées à danser toute la nuit. Malgré l’incroyable réussite des ambiances de cabaret, on reste dans un marécage noctambule un peu glauque, sans être désagréable. On se dit que *Shadazz*, reprise efficace et décalée du groupe Suicide, et *Gold*, rythmique lancinante et simple pour un documentaire sur le Burkina Faso, n’ont rien à faire sur un même disque. Et pourtant le groove en mode mineur d’Omer et sa valise d’astuces sonores suffisent à nous déstabiliser et à produire un objet attachant. **Alexandre Caldara**
Radiogram Records
 — www.myspace.com/pierreomer


5th SIN-PHONIE
The Dead Brothers

Le groupe des fameux macchabées romands, fondé il y a douze ans, est de retour. Malgré plusieurs changements de personnel et une existence partagée entre Genève et Zurich, The Dead Brothers poursuivent leur originale aventure aux confins du country-blues-cajun-folk-rock américain où se croisent mandoline, banjo et ukulélé. Après avoir déjà injecté une touche de cordes lyriques et sanglotantes, des climats plus alanguis à leurs oraisons funèbres plutôt euphoriquement rock et tziganes jusqu’alors, les revoilà

en mode orchestre de chambre intimiste. Ce nouvel entremetteur de chansons toujours volontiers cafardeuses et boiteuses renforce la beauté bizarre de leur cabaret contemporain déglingué. Si *5th SIN-PHONIE* sent ainsi le soufre, c’est un soufre classique. Qu’ils revisitent l’hymne punk-rock « *Teenage Kicks* » d’Undertones et l’incunable « *Bela Lugosi’s Dead* » de Bauhaus, fricotent avec le bluegrass (« *Policeman* ») ou le *schwyzerdütsch* (le déprimé « *Langenthal* »), The Dead Brothers jouent sur du velours. Archets et cordes conspirent à tracer des territoires superbement feutrés. Le folklore *rock’n’roll* composite, jadis pratiqué par le groupe, prend une dimension inédite grâce à la richesse des textures classiques. Les noces funèbres de Wagner avec Bo Diddley, Tom Waits, Kurt Weil et le fondateur du roman noir américain, Dashiell Hammet peuvent être célébrées. **OH**
Voodoo Rhythm Records
 — www.deadbrothers.com

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
 Trois parutions par an

Le tirage du 6^e numéro
 10000 exemplaires

L’équipe du Phare

Codirecteurs de la publication : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
 Responsable de rédaction : Sylvie Tanette
 Graphiste : Jocelyne Fracheboud
 Secrétaire de rédaction : Maryse Charlot
 Photographe : Printmodel, Paris
 Imprimeur : Deckers&Snoeck, Anvers.

Ont collaboré à ce numéro

Jean-Fred Bourquin, Alexandre Caldara, Catherine Cochard, Mireille Descombes, Sandrine Fabbri, Florence Gaillard, Pascal Gavillet, Marie-Pierre Genecand, Florence Grivel, Olivier Horner, Matthieu Jaccard, Didier Jacob, Serge Lachat, Arnaud Robert, Isabelle Rûf, David Zerbib

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois,
 75003 Paris
 +33 (0) 1 42 71 44 50
 lephare@ccsparis.com

Services

Les livres, disques et DVD présentés dans nos pages MADE IN CH sont disponibles à la librairie du Centre culturel suisse.

Ce journal est aussi disponible en pdf sur www.ccsparis.com/lephare

© *Le Phare*, septembre 2010

ISSN 2101-8170

Centre culturel suisse de Paris

Exposition / salle de spectacle

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
 du mardi au dimanche: 13h – 19h

Librairie

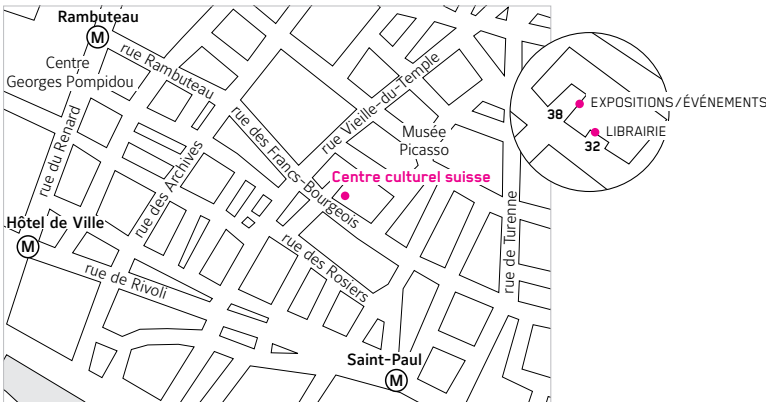
32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
 du mardi au vendredi: 10h – 18h
 samedi et dimanche: 13h – 19h

Renseignements/réservations

ccs@ccsparis.com
 T +33 1 42 71 44 50
 du lundi au vendredi: 10h – 18h

Programme

www.ccsparis.com, Facebook
 newsletter mensuelle.
 Incriptions: newsletter@ccsparis.com



fondation suisse pour la culture
prchelvetic

Ont contribué à ce numéro pour des inserts d’artiste

Adrien Missika vit et travaille à Genève, il est né en 1981 à Paris. Il a été, en 2006, un des fondateurs de la Galerie 1 m², à Lausanne, dont il est toujours co-programmateur. Adrien Missika travaille essentiellement avec la photographie et la vidéo, brouillant les limites entre fiction et authenticité, en utilisant toute une gamme de références puisées dans l’histoire de l’art, le cinéma ou la bande dessinée. Dans ses photographies et vidéos de paysages, qu’il récolte au fil de ses voyages, Adrien Missika met en scène et mélange illusions et éléments réels. Ces dernières années, il a multiplié les expositions, notamment à la galerie Blancpain à Genève, au Palais de Tokyo à Paris et aux Rencontres internationales de photographie à Arles. Son travail a également été montré cette année à Liste et aux Swiss art awards 2010 à Bâle, ainsi qu’au Centre d’art Three Shadows à Pékin. En 2009, Adrien Missika a obtenu le Prix fédéral d’art de l’Office fédéral de la culture. www.adrienmissika.com

HOIO

HOIO est la première entreprise importatrice de produits provenant de l’île fictive de Santa Lemusa. Située quelque part entre l’Atlantique et la mer des Caraïbes, cette île présente des paysages très différenciés : falaises, plages, forêts, montagnes, plaines. Cette richesse topographique se reflète dans la production culinaire de l’île, elle soutient également de nombreux artistes, auteurs et chercheurs de Santa Lemusa. HOIO, projet aux confins de la littérature, de l’art et de la cuisine, dispose de la 4^e de couverture du *Phare* pour les trois numéros de 2010. www.hoio.ch

Tarifs

Conférence sur l’architecture: entrée libre
 Soirées: 4 à 15 €

L’équipe du CCS

codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
 administration : Katrin Saadé-Meyenberger
 communication : Elsa Guigo
 production : Celya Larré
 technique : Stéphane Gherbi, Kevin Desert
 librairie : Emmanuelle Brom, Andrea Heller
 rédaction *Le Phare*: Sylvie Tanette
 accueil : Amélie Gaulier, Margot Jayle, Antoine Camuzet
 stagiaires : Léopoldine Turbat, Andrea Berger

Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris

Cette association d’amis a été créée afin de contribuer au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris, tant en France qu’à l’étranger. Elle vise aussi à entretenir des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

 — **Les voyages en 2010**
Voyage en Suisse orientale, 11-13 novembre 2010.

Winthertour: Kunstmuseum, Fotomuseum, Fotostiftung / **Saint-Gall:** Kunstmuseum, Kunsthalle / **Bregenz:** Kunsthaus / **Zurich:** Hubertus Exhibitions (Migros Museum + galleries) + surprises.

Voyage guidé par les directeurs du CCS et accueil par des responsables d’institutions.

Programme complet sur www.ccsparis.com

 — **Des avantages**

Abonnement au *Phare*, tarifs préférentiels sur les publications du CCS, entrées gratuites à tous les événements publics organisés par le CCS.

Catégories d’adhésion

Cercle de soutien : 50 €/75 CHF
 Cercle des bienfaiteurs : 150 €/225 CHF
 Cercle des donateurs : 500 €/750 CHF

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse / 32, rue des Francs-Bourgeois / F – 75003 Paris

lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccsparis.com

Prochaine programmation



© Francis Baudevin, Sans titre, 2009

 — **Du 29 janvier au 10 avril 2011**
«ECHOES – La musique faite image»

Exposition d’art contemporain, thématique et internationale, qui rassemblera des œuvres, non sonores, qui se réfèrent à la musique. Dans la salle de spectacle, plusieurs événements *live* feront écho à l’exposition.



MEA Port-Louis

Musée des Épices et Aromates

Les Herbes

- douces
- sucrées
- aillées
- citronnées et acidulées
- menthes
- anisées
- amères et âcres
- piquantes

Les Épices

- citronnées
- anisées
- douces
- fruitées
- noisettées
- amères
- piquantes
- poivrées
- terreuses

Les Mélanges

- piquants
- doux

Rez-de-chaussée
Salle d'Exposition 1
Les Herbes

Premier Étage
Salle d'Exposition 2
Les Épices



MEA
4, Rue Requin
SLM1 - Port-Louis
+69 (0)1 06 86 66 standard
+69 (0)1 06 86 67 fax
mea.lemusa@gmail.com



www.holo.ch

